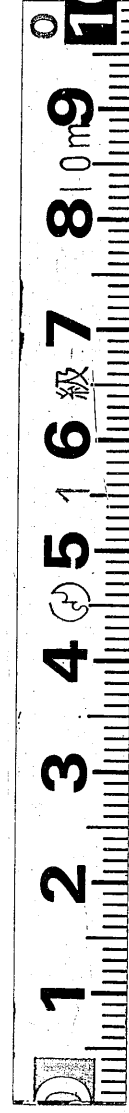
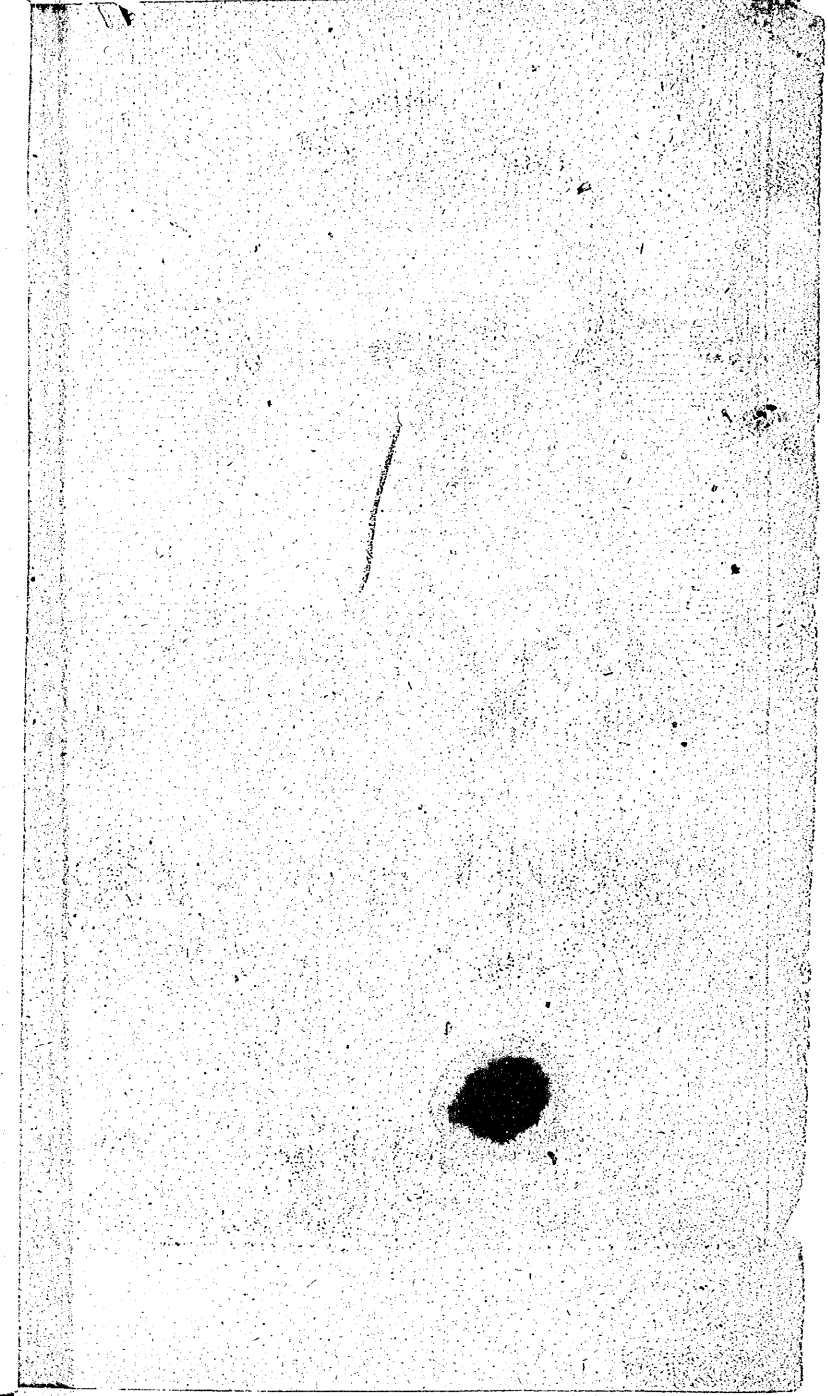


225-1



0267



0268



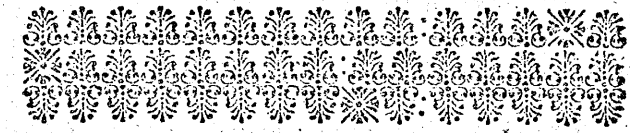
AMUSEMENS
SERIEUX
ET
COMIQUES.
TROISIEME EDITION.



Suivant la Copie imprimée à Paris.
A AMSTERDAM,
Aux dépens d'ESTIENNE ROGER,
Marchand Libraire, chez qui l'on
trouve toute sorte de Musique.

M. DCC.

0269



AMUSEMENS
SERIEUX
ET
COMIQUES.

PREMIER
AMUSEMENT.

P R E F A C E.

LE Titre que j'ay choisi me met en droit de faire une Préface aussi longue qu'il me plaira; car une longue Préface est un véritable amusement

A 2

J'en

J'en ay pourtant vu de tres-nécessaires pour l'intelligence du Livre; mais la plupart, au lieu de mettre l'Ouvrage au jour, n'y mettent que la vanité de l'Ouvrier.

Un bon Général d'Armée est moins embarrassé à la tête de ses Troupes, qu'un mauvais Auteur à la tête de ses Ecrits. Celuy-cy ne sçait quelle contenance tenir: s'il fait le fier, on se plaît à rabatre la fierté; s'il affecte de l'humilité, on le méprise: s'il dit que son sujet est merveilleux, on n'en croit rien; s'il dit que c'est peu de chose, on le croit sur sa parole: Ne parlera-t'il point du tout de son Ouvrage; La dure nécessité pour un Auteur!

Je ne sçay si mon Livre réussira; mais si on s'amuse à le critiquer, on se fera amusé à le lire, &

J'ay donné aux idées qui me sont venuës, le nom d'Amusemens: Ils seront sérieux & comiques, selon l'humeur où je me suis trouvé en les écrivant: & selon l'humeur où vous serez en les lisant, ils pourront vous divertir, vous instruire, ou vous ennuyer.

L'autre jour un de ces esprits forts qui croient que c'est une foiblesse de rire, trouva un de mes Exemplaires sous sa main: à l'ouverture du Livre, il fronça le sourcil: Que je suis indigné de ce Titre, s'écria-t-il d'un ton chagrin! N'est-ce pas profaner le sérieux, que de le mêler avec du comique? Quelle bigarure!

Cette bigarure, lui répondis-je, me paroît assez naturelle: si

P'on examine bien les actions & les discours des hommes, on trouvera que le sérieux & le comique y sont fort proches voisins: On voit sortir de la bouche d'un bon Comique les Maximes les plus sérieuses; & tel qui affecte d'être toujours sérieux, est plus comique qu'il ne pense.

Mon Homme poussa plus loin sa remontrance: N'avez-vous point de honte, continua-t-il, de faire imprimer des amusemens? Ne savez-vous pas que l'Homme est fait pour s'occuper, & non pas pour s'amuser? A cela voicy ma réponse.

Tout est amusement dans la vie; la vertu seule mérite d'être appelée occupation: S'il n'y a que ceux qui la pratiquent qui se puissent dire véritablement occupés, qu'il y a de gens oisifs dans le monde! Les

Les uns s'amusement par l'ambition, les autres par l'intérêt, les autres par l'amour; les hommes du commun par les plaisirs, les grands hommes par la gloire, & moy je m'amuse à considérer que tout cela n'est qu'amusement.

Encore une fois, tout est amusement dans la vie; la vie même n'est qu'un amusement, en attendant la mort.

Voilà du sérieux, j'en ai promis; mais passons vite au comique.

Je voudrais écrire, & je voudrais être original: Voilà une idée vraiment comique, me dira ce sçavant Traducteur, & je trouve fort plaisant que vous vous aviez de vouloir être original en ce tems-cy: Il falloit vous y prendre dès le tems des Grecs: les La-

10 *Amusemens*
tins mêmes n'ont été que des copies.

Ce discours me décourage. Est-il donc vray qu'on ne puisse plus rien inventer de nouveau? Plusieurs Auteurs me le disent: si Monsieur de la Roche-Foucaut & Monsieur Pascal me l'eussent dit, je le croirois.

Celuy qui peut imaginer vivement, & qui pense juste, est original dans les choses mêmes qu'un autre a pensées avant luy: par le tour naturel qu'il y donne, & par l'application nouvelle qu'il en fait, on juge qu'il les eut pensées avant les autres, si les autres ne fussent venus qu'après luy.

Les pensées de Monsieur de la Roche-Foucaut & de Monsieur Pascal, sont autant de brillans d'esprit mis en œuvre par le bon goût

serieux & comiques. 11
goût & par la raison: à force de les retailer pour les déguiser, les petits ouvriers les ternissent; mais tout ternis qu'ils sont, on ne laisse pas de les reconnoître; & ils effacent encore tous les faux brillans qui les environnent.

Ceux qui dérobent chez les Modernes, s'étudient à cacher leurs larcins; ceux qui dérobent chez les Anciens, en font gloire. Mais pourquoy ces derniers méprisent-ils tant les autres? Il faut encore plus d'esprit pour bien déguiser une pensée de Pascal, que pour bien traduire un passage d'Horace.

Après cela, je conviens que quelque génie qu'on ait, il est impossible de bien écrire, pour son siècle, qu'après s'être formé l'esprit sur les Anciens, & le goût sur les Modernes.

A 5 Ce-

Cela ne suffit pas, s'écrie mon Scavant, il faut être tout plein de l'antiquité, il faut travailler à force d'érudition; il faut puiser dans les sources. Je vous entens, il faut piller, vous ne l'osez dire; hé-bien, je le dis pour vous, il faut piller; mais je ne pilleray ni dans les Livres anciens, ni dans les Livres modernes; je ne veux piller que dans le Livre du Monde.

Le Monde est un Livre ancien & nouveau: de tous tems l'homme & ses passions en ont fait le sujet; ces passions y sont toujours les mêmes: mais elles y sont écrites différemment, selon la différence des siècles; & dans un même siècle chacun les lit différemment, selon le caractère de son esprit, & l'étendue de son genie.

Ceux qui ont assez de talent
pour

se couvre d'une recommandation étrangère, & ne paroît qu'à l'abri d'un patron; en sorte qu'un homme est toujours caché derrière un autre homme.

On annonce un nouveau venu, on le prône, on dispose tout pour luy & sans luy: il n'agit n'y ne parle; c'est un homme sage, dit-on. En effet, il y a de la sagesse dans sa modestie & dans son silence; car pour peu qu'il eût agi ou parlé, on eût connu qu'il n'est qu'un sot.

C'est ainsi que l'habileté des uns fait la fortune des autres: Et si quelqu'un brille par son propre mérite, aussi-tôt pour en offusquer l'éclat, la médifance élève ses plus épais nuages, & l'envie ses plus noires vapeurs; en sorte que la vertu ne paroît plus vertu, le vice ne paroît plus vice,
tout

tout est confondu. Dans cette affreuse obscurité le Soleil paroît, pénètre tout, voit & fait voir les objets tels qu'ils sont: c'est alors que l'on rend justice: c'est alors qu'on peut dire que l'honnête homme est heureux quand on se ressouvient de luy, & le scelerat quand on l'oublie.

En voyageant dans le pais de la Cour, j'ay remarqué que l'oisiveté régné parmi ses habitans; je ne parle que du peuple, car les Grands & ceux qui travaillent à le devenir, ont des affaires de reste; le manége de Courtifan est un travail plus pénible qu'il ne paroît.

Al'égard des subalternes, ramper & demander, c'est tout leur manége, & leurs longs services font tout leur mérite.

J'ex-

J'excepte quelques Officiers, qui sans bassesse & sans manége, bornent leur ambition à bien servir le Maître, & vivent tranquilles dans cette médiocrité d'état où l'on trouve ordinairement le vray mérite.

Dans cet état médiocre que je mets entre le peuple & les grands Seigneurs, on peut être poli sans fourberie, & franc sans grossièreté: on peut n'avoir ni la bassesse du peuple ni la hauteur des Grands; en un mot, on peut être ce qu'on appelle un galant homme.

En faisant le portrait d'un galant homme de condition médiocre, je ferois insensiblement celui d'un grand Seigneur aimable; tant il est vray que malgré la différence du rang, un honnête homme ressemble toujours à un honnête homme. Les

Les Courtisans de la première classe, sacrifient tous également leur vie & leur repos; les uns, par principe d'honneur & de vertu, se sacrifient parce qu'ils sont utiles à la Cour; les autres, parce que la Cour leur est utile.

Ces derniers sont les plus acharnez à la fortune: J'en ay connu un, qui à soixante & quinze ans commençoit à prendre des mesures pour se retirer. J'ai beaucoup travaillé, disoit-il, & je n'ay travaillé que pour avoir le moyen de vivre en repos; j'espère bien me reposer dans quelques années. Je dirois volontiers que ceux de ce caractère travaillent jusqu'à la mort; pour se reposer le reste de leur vie.

Quoy que le Courtisan & le *Petit-Maitre* soient d'un même pais, ils ont néanmoins des mœurs toutes différentes. Le

Le Courtisan s'étudie à cacher son dérèglement sous des dehors réglez.

Le *Petit-Maitre* fait vanité de paroître encore plus dérèglé qu'il n'est.

L'un pense beaucoup avant que de parler; l'autre parle beaucoup & ne pense guères.

L'un court après la fortune, l'autre croit que la fortune doit courir après luy.

Les Courtisans caressent ceux qu'ils méprisent, leurs embrassades servent à cacher leur mépris, quelle dissimulation! Les *Petits-Maitres* sont plus sincères; ils ne cachent ni leur amitié, ni leur mépris: la manière dont ils vous abordent tient de l'un & de l'autre, & leurs

leurs embrassades sont ordinairement moitié caresses , moitié coups de poing.

Le langage courtifan est uniforme , toujours poli , flateur , insinuant , le langage *Petit-Maitre* est haut & bas , mêlé de sublime & de trivial , de politesse & de grossièreté.

En sortant de la Cour , entrons dans Paris , nous y trouverons dequoy nous y amuser long-temps ; la vie d'un homme ne suffit pas pour en achever le voyage.

AMU-



AMUSEMENT

TROISIE' ME.

P A R I S.

Paris est un monde entier ; on y découvre chaque jour plus de pais nouveau & de singularitez surprenantes, que dans tout le reste de la Terre : on distingue dans les Parisiens seuls tant de Nations, de mœurs & de coutumes différentes , que les habitans mêmes en ignorent la moitié. Imaginez-vous donc combien un Siamois y trouveroit de nouveautez surprenantes ; quel amusement ne seroit-ce point pour luy, d'examiner avec des yeux de voyageur toutes les particularitez de

0277

de cette grande Ville? Il me prend envie de faire voyager ce Siamois avec moy; ses idées bizarres & figurées me fourniront sans doute de la variété, & peut-être de l'agrément.

Je vais donc prendre le génie d'un voyageur Siamois, qui n'auroit jamais rien vû de semblable à ce qui se passe dans Paris: nous verrons un peu de quelle manière il sera frappé de certaines choses que les préjugés de l'habitude nous font paroître raisonnables & naturelles.

Pour diversifier le stile de ma relation, tantôt je feray parler mon voyageur, tantôt je parleray moy-même: j'entreray dans les idées abstraites d'un Siamois; je le feray entrer dans les nôtres: enfin, supposant que nous nous entendons tous deux à demy mot, je don-

donneray l'effort à mon imagination & à la sienne. Ceux qui ne voudront pas prendre la peine de nous suivre, peuvent s'épargner celle de lire le reste de ce Livre; mais ceux qui cherchent à s'amuser, doivent un peu se prêter au caprice de l'Auteur.

Je suppose donc que mon Siamois tombe des nuës, & qu'il se trouve dans le milieu de cette Cité vaste & tumultueuse, où le repos & le silence ont peine à régner pendant la nuit même; d'abord le cahos bruyant de la rue Saint Honoré l'étourdit & l'épouvante, la tête luy tourne.

Il voit une infinité de machines différentes que des hommes font mouvoir: les uns sont dessus, les autres dedans, les autres derrière: ceux-cy portent, ceux-là sont portez; l'un tire, l'autre pousse; l'un frappe, l'autre

B

l'autre crie, celui-cy s'enfuit, l'autre court après. Je demande à mon Siamois ce qu'il pense de ce spectacle: J'admire & je tremble, me répond-il; j'admire que dans un espace si étroit, tant de machines & tant d'animaux dont les mouvemens sont opposez, ou différens, soient ainsi agitez sans se confondre; se mêler d'un tel embarras, c'est un chef-d'œuvre de l'adressé des François. Mais leur témérité me fait trembler, quand je vois qu'à travers tant de rouës, de bêtes brutes & d'étourdis, ils courent sur des pierres glissantes & inégales, où le moindre faux pas les met en péril de mort.

En voyant votre Paris, continué ce Voyageur abstrait, je m'imagine voir un grand animal: les ruës sont autant de veines où le peuple circule; qu'elle vivacité que celle de la circulation de Paris! Vous voyez,
luy

luy dis-je, cette circulation qui se fait dans le cœur de Paris, il s'en fait une encore plus petillante dans le sang des Parisiens; ils sont toujours agitez & toujours actifs, leurs actions se succèdent avec tant de rapidité, qu'ils commencent mille choses avant que d'en finir une, & en finissent mille autres avant que de les avoir commencées.

Ils sont également incapables & d'attention & de patience; rien n'est plus prompt que l'effet de l'ouïe & de la vûe, & cependant ils ne se donnent le temps ni d'entendre ni de voir.

Les Parisiens n'ont de véritable attention que sur le plaisir, & sur la commodité; ils y raffinent tous les jours: quel raffinement de commodité n'a-t-on point inventé depuis peu? Les logemens, les meubles, les voitures, la société, tout y est
B 2 com-

28 *Amusemens*
commode, jusques à l'amour.

Mais commençons à entrer dans le détail de Paris, vous y verrez plus distinctement que dans le général, la singularité de cette Ville, de ses Habitans, & de leurs mœurs.



AMU.

serieux & comiques. 29



AMUSEMENT QUATRIEME.

LE PALAIS.

DAns le milieu de Paris, s'éleve un superbe édifice ouvert à tout le monde, & cependant presque fermé par l'affluence des gens qui s'empreslent d'y entrer & d'en fortir.

On monte par plusieurs degrez dans une grande Sale, où mon Siamois est étonné de voir dans un même lieu les hommes amusez d'un côté par des *Babioles*, & de l'autre occupez par la crainte des Jugemens d'où dépendent toutes les destinées.

B 3 Dans

Dans cette Boutique on vend un ruban; dans l'autre Boutique on vend une Terre par decret: vous entendez à droite la voix argentine d'une jolie Marchande, qui vous invite d'aller à elle; & à gauche la voix rauque d'un Huissier qui fait ses criées; quel contraste!

Pendant que le Voyageur fait ses réflexions sur cette bizarerie, il est épouvanté par la lugubre apparition d'une multitude de têtes noires & cornuës, qui forment en se réunissant un monstre épouvantable, qu'on appelle Chicanne, & ce monstre mugit un langage si pernicieux, qu'un seul mot suffit pour désoler des familles entières.

A certaines heures réglées, il paroist un homme grave & intrepide, dont l'aspect seul fait trembler, & dompte ce monstre. Il n'y a point de jour qu'il n'arrache de sa gueule béante

béante quelque succession à demy dévorée.

La chicanne est plus à craindre que l'injustice même. L'injustice ouverte en nous ruinant, nous laisse au moins la consolation d'avoir droit de nous plaindre; mais la chicanne par ses formalitez nous donne le tort en nous ôtant nôtre bien.

La Justice est, pour ainsi dire, une belle Vierge déguisée & produite par le Plaideur, poursuivie par le Procureur, cajolée par l'Avocat, & défendue par le Juge.

Nous voilà déjà dans les digressions, me dira le Critique. Le Critique a tort, car les digressions sont précisément de mon sujet, puisqu'elles sont des amusemens. Cela est si vray, que je vais continuer.

Par forme de digression, je vous

avertis que dans tous les endroits de mon voyage où le Siamois m'embarassera, je le quitteray comme je viens de faire, pour m'amuser dans mes réflexions, sauf à le reprendre quand je m'ennuyera de voyager seul. Je pretens quitter aussi l'idée de voyage toutes les fois qu'il m'en prendra fantaisie: car bien loin de m'assujettir à suivre toujours une même figure, je voudrois pouvoir à chaque période changer de figure, de sujet, & de stile, pour ennuyer moins les Lecteurs du temps; car je sçais que la variété est le goût dominant.

Quoy qu'il n'y ait rien de durable dans le monde, on remarque néanmoins au Palais une chose éternelle, c'est le procès: certains ministres de la chicanne s'appliquent à le perpétuer, & se font entre-eux une religion d'entretenir l'ardeur des Plaideurs, comme les Vesta-

Vestales s'en faisoient une entre-elles d'entretenir le feu sacré.

Une chose étonnante, c'est que malgré le bruit épouventable qui se fait autour des Tribunaux, on ne laisse pas d'y dormir: Plût au Ciel, lorsqu'on y décide un procès, que les anciens Juges fussent bien éveillez, & les jeunes bien endormis!

Ils sont cependant tous assez équitables; l'embarras c'est de pouvoir les bien instruire d'une affaire: comment s'y prendre? La Partie leur est suspecte, le Procureur les embrouille, l'Avocat les étourdit, le Solliciteur les importune, & la Solliciteuse les distrait; à toutes risques j'aimerois mieux la Solliciteuse.

Un de mes amis se vantoit que la plus charmante femme du monde, ne pourroit jamais luy faire oublier

qu'il étoit Juge. Je vous croy, luy répondis-je; mais tout Magistrat est homme avant que d'être Juge. Le premier mouvement est pour la Solliciteuse, le second est pour la Justice.

Une Comtesse assez belle pour prévenir en faveur d'un mauvais procès, le juge le plus austère, fut solliciter pour un Colonel, contre un Marchand.

Ce Marchand étoit alors dans le Cabinet de son Juge, qui trouvoit son affaire si claire & si juste, qu'il ne put s'empêcher de luy promettre gain de cause.

A l'instant même la charmante Comtesse parut dans l'antichambre; le Juge courut au devant d'elle; son abord, son air, ses yeux, le son de sa voix, tant de charmes enfin le sollicitèrent, qu'en ce premier moment

ment il fut plus homme que Juge, & il promit à la belle Comtesse que le Colonel gagneroit sa cause. Voilà le Juge engagé des deux côtez. En rentrant dans son Cabinet il trouva le Marchand désolé: Je l'ay vuë, s'écria le pauvre homme hors de luy même, je l'ay vuë, celle qui sollicite contre moy; qu'elle est belle! ah, Monsieur, mon procès est perdu! Mettez-vous en ma place, répond le Juge encore tout interdit, ay-je pu luy refuser ce qu'elle me demandoit? En disant cela, il tira d'une bourse cent pistoles; c'étoit à quoy pouvoient monter toutes les prétentions du Marchand; il luy donna les cent pistoles. La Comtesse scut la chose; & comme elle étoit vertueuse jusqu'au scrupule, elle craignit d'avoir trop d'obligation à un Juge si généreux, & luy renvoya sur l'heure les cent pistoles. Le Colonel aussi galant que la Comtesse étoit scrupuleuse, luy ren-

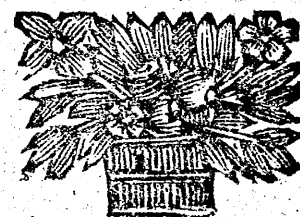
dit les cent pistoles ; & ainsi chacun fit ce qu'il devoit faire. Le Juge craignit d'être injuste , la Comtesse craignit d'être reconnoissante, le Colonel paya, & le Marchand fût payé.

Voulez-vous sçavoir mon véritable sentiment sur le procedé ne ce Juge ; son premier mouvement a été pour la Solliciteuse , c'est ce que je n'ose luy pardonner ; son second mouvement a été pour la Justice , c'est ce que j'admire.

Pendant que je me suis amusé , mon Voyageur s'est perdu dans le Palais ; allons le chercher : je l'apperçois dans la grande Sale , je l'appelle , il veut venir à moy ; mais l'haleine luy manque , la foule l'étouffe , le courant l'emporte , il nage des coudes pour se sauver : Il m'aborde enfin ; & pour toute relation de ce qu'il vient de voir ; il s'écrie : ô le maudit pais ! sortons-en.

envîte , pour ny jamais rentrer.

Allons , luy dis-je , allons nous reposer ; & pour nous faire perdre l'idée du Palais , nous irons ce soir au charmant pais de l'Opéra.





A M U S E M E N T

C I N Q U I E M E .

L' O P E R A .

Q Uatre heures sonnent, allons à l'Opera, il nous faut au moins une heure pour traverser la foule qui en assiege la porte.

Vous parlez mal, me dit mon Siamois, on ne doit point dire la porte de l'Opera; & selon l'idée magnifique que je me suis faite de l'Opera, on n'y doit entrer que par un Portique superbe.

En voicy l'entrée, luy répondis-je en luy montrant du doigt un guichet fort sombre. Et où donc, s'é-

cria-

cria-t-il? je ne voy là qu'un petit trou dans un mur, par où, l'on distribuë quelque chose Avançons: que veut dire cecy? quelle folie, donner un Louis d'or pour un morceau de carton! Mais je ne m'étonne plus qu'on l'achete si cher, j'apperçois sur ce carton des caractères qui ont apparemment quelque vertu magique.

Vous ne vous trompez pas tout à fait, luy dis-je, c'est un passe-port pour entrer dans le pais des enchantemens: entrons-y donc vite, & plaçons-nous sur le Theatre. Sur le Theatre! repartit mon Siamois, vous vous moquez; ce n'est pas nous qui devons nous donner en spectacle, nous venons pour le voir. N'importe, luy dis-je, allons nous y étaler: on n'y voit rien, on y entend mal, mais c'est la place la plus chère, & par consequent la plus honorable. Cependant comme vous n'avez

n'avez

n'avez point encore d'habitude à l'Opéra, vous n'auriez pas sur le Théâtre cette sorte de plaisir qui dédommage de la perte du spectacle. Suivez-moy dans une loge : en attendant qu'on lève cette toile, je vais vous dire un mot des pays qu'elle nous cache.

L'Opéra est, comme je vous l'ay déjà dit, un séjour enchanté; c'est le pays des métamorphoses : on y en voit des plus subites ; là en un clin d'œil, les hommes s'érigent en demy-dieux, & les déesses s'humanisent ; là le Voyageur n'a point la peine de courir le pays, ce sont les pays qui voyagent à ses yeux ; là sans sortir d'une place, on passe d'un bout du monde à l'autre, & des Enfers aux Champs-élysées : vous ennuyez-vous dans un affreux désert ? un coup de sifflet vous fait retrouver dans le pays des Dieux ; autre coup de sifflet, vous voilà dans le pays des Fées.

Les.

Les Fées de l'Opéra enchantent comme les autres ; mais leurs enchantemens sont plus naturels, au vermillon près.

Quoy qu'on ait fait depuis quelques années quantité de contes sur les Fées du temps-passé, on en fait encore davantage sur les Fées de l'Opéra ; ils ne sont peut-être pas plus vrais, mais ils sont plus vraisemblables.

Celles-cy sont naturellement bien-faisantes ; cependant elles n'accordent point à ceux qu'elles aiment le don des richesses, elles le gardent pour elles.

Disons un mot des Habitans naturels du pays de l'Opéra ce sont des peuples un peu bizarres : ils ne parlent qu'en chantant, ne marchent qu'en dansant, & sont souvent l'un & l'autre lorsqu'ils en ont le moins d'envie.

Ils.

Ils relévent tous du Souverain de l'Orquestre, Prince si absolu, qu'en haussant & baissant un Sceptre en forme de roulau qu'il tient à sa main, il régle tous les mouvemens de ce peuple capricieux. •

Le raisonnement est rare parmi ces peuples ; comme ils ont la tête pleine de Musique, ils ne pensent qu'a des chants, & n'expriment que des sons ; cependant ils ont poussé si loin la science des Notes, que si le raisonnement se pouvoit noter, ils raisonneroient tous à livre ouvert.

AMU.



AMUSEMENT

SIXIEME.

LES PROMENADES.

NOus avons à Paris deux fortes de promenades ; dans les unes, on va pour voir & pour être vû ; dans les autres, pour ne voir ni n'être vû de personne.

Les Dames qui ont l'inclination solitaire, cherchent volontiers les routes écartées du Bois de Boulogne, où elles se servent mutuellement de guide pour s'égarer.

Les détours de ce Bois sont si trompeurs, que les mères les plus expérimentées s'y perdent quelque fois.

fois en voulant retrouver leurs filles.

Du Bois de Boulogne on vient dans le Cours; c'est une Forest en Galerie, où il est permis aux chevaux de se promener, & non pas aux hommes.

Dans un climat voisin, qu'on nomme les Tuileries, on va respirer l'air au milieu d'un nuage de poussière étouffante, qui fait qu'on n'y voit point ceux qui n'y vont que pour s'y montrer.

L'incommodité de ces promenades, c'est qu'on y est tourmenté de plusieurs insectes; des mouches en Eté, des cousins en Automne, & en tout temps des Nouvellistes

En arrivant au bout de la grande Allée des Tuileries, mon Compagnon de voyage fut enchanté de plus

plus agréable spectacle qui se puisse présenter à la vuë, il n'y avoit que des femmes ce jour-là, & l'Allée en étoit toute couverte.

Je n'ay vû de ma vie, me dit-il en sôûriant, une volée si nombreuse! la charmante espèce d'oiseaux!

Ce sont, luy dis-je sur le même ton, ce sont des oiseaux amusans, qui changent de plumage deux ou trois fois par jour.

Ils sont volages d'inclination, foibles de tempéramment, & forts en ramage.

Ils ne voyent le jour qu'au Soleil couchant, marchent toujours élevées à un pied de terre, & touchent les nuës de leurs superbes huppes; en un mot, la plupart des fem-

femmes font des Paons dans les promenades, quelques-unes font des pigriêches dans leur domestique, & des colombes dans le tête-à-tête.

Voilà une description bien hardie, me dit mon Siamois; en bonne foy, medit-il, ce portrait est-il d'après nature? Est-ce bien-là la femme? Oüy, sans doute, luy répondis-je: mais je connois des femmes qui s'élevent au-dessus de la femme, & peut-être même au-dessus de l'homme: A l'égard de celles-là, je n'ay que faire de les distinguer des autres, elles se distingueront bien d'elles-mêmes.

Rien n'est plus difficile à définir que les femmes: & de toutes les femmes, les parisiennes sont les plus indéfinissables.

Les femmes Espagnoles font tout
Espag-

Espagnoles, les Italiennes tout Italiennes, les Allemandes tout Allemandes; mais dans les Parisiennes on trouve des Espagnoles, des Italiennes & des Allemandes.

Parmi nos Françoises, combien de Nations différentes?

La Nation policée des femmes du monde.

La Nation sauvage des Provinciales.

La Nation libre des Coquettes.

La Nation indomptable des Epouses fideles.

La Nation docile des femmes qui trompent leur mari.

La Nation aguerrie des femmes d'intrigue.

La

La Nation timide mais il n'y en a plus gueres de celles-là.

La Nation barbare des belles-mères.

La Nation fiere des Bourgeoises qualifiées.

La Nation errante des visiteuses regulières.

Et tant d'autres, sans compter la Nation superstitieuse des coureuseuses d'Horoscope; on devroit renfermer celles-là, & détruire la Nation des Devineresles qui les abusent, & qui sous pretexte de deviner ce que font les personnes, leur font faire des choses qu'elles n'auroient jamais faites.

Je me laisse un peu trop emporter à mon sujet: c'est une chose étrange, qu'on ne puisse parler des femmes avec

avec une justé modération; on en dit toujours trop ou trop peu: on ne parle pas assez des femmes vertueuses, & l'on parle trop de celles qui ne le sont pas.

Les hommes leur rendroient justice à toutes, s'ils pouvoient en parler sans passion; mais ils ne parlent gueres de celles qui leur sont indifférentes: ils sont prévenus pour celles qu'ils aiment, & contre celles dont ils n'ont pu se faire aimer

Ils font passer ces dernières pour déréglées, parce qu'elles sont sages, & plus sages qu'ils ne voudroient. Ce déchainement des hommes devroit faire la justification des femmes; mais par malheur la moitié du monde prend plaisir à médire, & l'autre moitié à croire les médifances.

La médifance est de tout temps & de tout pais; elle est presque aussi

C an-

ancienne dans le monde que la vertu.

On devoit punir plus rigoureusement la médifance que le larcin; elle fait plus de tort à la fociété civile: & il est plus difficile de se garder d'un médifant que d'un voleur.

On convient que l'un & l'autre font fort méprifables; cependant on les estime quand ils excellent. Un railleur fin & délicat, fait les délices de la conversation; & tel qui s'approprie habilement le bien d'autrui, s'attire la vénération de ceux mêmes à qui il coupe la bourfe.

Et voyant le triomphe de ceux-cy, on diroit que ce n'est ni la médifance, ni le vol qu'on blâme dans les autres, mais feulement leur malhabileté: on les punit de n'avoir fçu atteindre à la perfection de leur art.

Vous

Vous vous éloignez de votre fujet, me dit mon Siamois, vous parlez de la médifance en général, & il ne s'agiffoit que de celle que les hommes font ordinairement du beau sexe; je vous y ramène, à propos de certaines Loix qui furent autrefois propofées par un Legislatteur de Siam. Une de ces Loix permettoit aux femmes de médire des femmes; premièrement, parce qu'il est impossible de l'empêcher; & de plus, parce qu'en fait de galanterie, telle qui accuse fa voisine, en peut être auffi accusée, selon la Loy du Tallion. Mais comment voulez-vous qu'une femme se vange d'un homme qui aura publié qu'elle est galante, publiera-t-elle qu'il est galant?

Je voudrois bien fçavoir pourquoy il est plus honteux à un sexe qu'à l'autre, de succomber à l'amour? Mais traiter sérieusement

C 2

cette

52 *Amusemens.*
cette question, ce seroit trop occuper l'esprit; amusons le seulement par une pensée comique.

Les hommes ont mis leur gloire à conquérir les femmes, & les femmes ont mis la leur à se bien défendre: celui qui se fait aimer, chante victoire; celle qui aime, se confesse vaincue.

S'il étoit vray que les Dames fussent plus foibles que nous, leurs chutes devroient être plus pardonnables; & voicy ce que le Siamois conclut en leur faveur.

Il faut bien, dit-il aux hommes, que vous vous sentiez plus foibles que vos femmes, puisque vous voulez qu'elles vous pardonnent tout, lorsque vous ne leur pardonnez rien.

Il semble, continuë-t-il, qu'aussitôt que vous avez acquis une fem-

serieux & comiques. 53
femme par Contrat, il luy doit suffire d'être tout à vous, sans qu'elle ose vouloir que vous soyez tout à elle: qu'elle tyrannie aux hommes, d'avoir ainsi usurpé le droit d'être infideles impunément!

Ils n'ont pas tant gagné à cela qu'ils pensent, dis-je à mon Voyageur; les maris n'ont-ils pas la meilleure part de la honte qu'ils ont attachée à l'infidélité de leurs femmes? Et pour en revenir à la médifance, peut-on médire d'une femme sans faire tort à son mary?

Puisque la médifance contre les femmes a des suites si dangereuses, & qu'on ne peut l'empêcher, je voudrois au moins qu'on fût obligé de prouver clairement les fautes dont on les accuse. Comme les preuves en pareil cas sont difficiles, cela calmeroit les fureurs de langue de nos jeunes calomniateurs.

Ils pourroient se déchaîner contre celles qui sont fardées, car on voit clairement ce qu'elles ont de trop sur leur visage; mais on ne voit pas ce qui manque à leur honneur.

C'est cette difficulté de prouver qui fait qu'on médit si hardiment des plus sages; car dans les choses où il est impossible de démontrer la vérité, on pretend que la vrai-semblance suffise.

Attaquer de la langue une vertu entre deux fers, c'est médifance. Publier qu'une personne sage ne l'est pas, c'est calomnie. Dire qu'une laide n'est pas belle, ce n'est ni médifance ni calomnie; mais c'est un crime atroce que les Dames ne pardonnent jamais.

La plupart sont encore plus jalouses de leur réputation sur la beauté que sur l'honneur; & telle qui

qui a besoin de toute la matinée pour perfectionner les charmes, seroit plus fâchée d'être surprise à sa toilette que d'être surprise avec un galant.

Cela ne m'étonne pas: la première vertu selon les femmes c'est de plaire; & pour plaire aux hommes, la beauté est un moyen plus sûr que la sagesse.

Les uns aiment dans une femme la douceur & la modestie; les autres n'ont du goût que pour la vivacité & l'enjouement; mais l'agrément & la beauté sont de tous les goûts.

Une jeune personne qui n'a d'autre patrimoine que l'esperance de plaire, est bien embarrassée quel parti prendre pour réussir dans le monde: est-elle simple? on s'en dégoûte, prude, on la fuit; coquette, on l'abandonne: pour bien faire, il faudroit qu'elle fût prude, simple, &

56 *Amusemens*
coquette tout ensemble; la simplicité attire, la coquetterie amuse, & la pruderie retient.

S'il est difficile aux femmes de se maintenir avec les hommes, il leur est bien plus difficile encore, de se maintenir avec les femmes mêmes: celle qui se pique de vertu, s'attire l'envie; celle qui se pique de galanterie, s'attire le mépris; mais celle qui ne se pique de rien, échappe au mépris & à l'envie; & se sauve entre deux réputations.

Ce ménagement passe la capacité d'une jeune fille: celles qui sont jeunes & belles, sont exposées à de grands perils; pour s'en garantir elles auroient besoin de raison, & par malheur la raison ne vient qu'après que la jeunesse, la beauté & le péril sont passés. Pourquoi faut-il que la raison ne vienne pas aussi-tôt que la beauté, puisque l'une est fait pour

serieux & comiques. 57
pour défendre l'autre ?

Il ne dépend pas d'une fille d'être belle; le seul trait de beauté qu'elles pourroient toutes avoir & qu'elles n'on pas toujours, c'est la pudeur; & de tous les traits de beauté, c'est le plus facile à perdre.

Celle qui n'a point encore aimé est si honteuse de sa première faiblesse, qu'elle voudroit se la cacher à elle-même, pour la seconde, elle se contente de la cacher aux autres; mais pour la troisième elle ne se soucie plus de la cacher à personne.

Quand la pudeur est une fois perdue, elle ne revient pas plus que la jeunesse.

Celles qui ont perdu la pudeur, s'en font une affectée, qui s'effarouche bien plus aisément que la naturelle: j'en connois qui s'alarment

58 *Amusemens*
au moindre mot équivoque, & qui marquent trop de crainte des choses qu'elles ne devroient point sçavoir.

Une fille de ce caractere étoit dans une assemblée avec sa cadette qui sortoit d'un Couvent, lequel un conta une aventure galante; mais il la conta en termes si obscurs, qu'une fille sans experience n'y pouvoit rien comprendre; plus le recit étoit obscur, & plus cette cadette étoit attentive, & elle marquoit naïvement sa curiosité; l'aînée voulant témoigner qu'elle avoit plus de pudeur que sa cadette, s'écria: Hé, si, ma sœur, pouvez-vous entendre sans rougir ce que ces Messieurs disent?

Helas! répondit naïvement la cadette, je ne sçay pas encore quand il faut rougir.

Cette

serieux & comiques. 59
Cette heureuse ignorance est toute opposée à l'habileté de ces Heroïnes de politique, qui conservent une espece d'ordre dans le desordre même.

Tout est réglé chez une femme qui sçait son monde; celui qui perd son argent par complaisance, cède la place à celui qui prête son carosse pour la promenade; le jeune heritier commence où la dupe ruinée a fini; tel qui paye la collation, est relevé par un autre qui la mange: Et quand l'Officier entre par la porte, il faut que le Marchand sorte par la fenêtre.

Cette regularité des coquettes n'empêche pas que les femmes de bien ne les méprisent, & ce mépris n'empêche pas qu'elles ne les imitent; n'apprennent-elles pas d'elles le bon air, le sçavoir vivre, & les manières galantes; elles parlent, s'ha-

C 6 bil-

billent & s'ajustent comme elles ; il faut bien suivre le torrent : ce sont les coquettes qui inventent les modes & les mots nouveaux ; tout se fait par elles & pour elles : cependant avec tous ces avantages, il y a une grande différence entre les unes & les autres ; la réputation des femmes de bien est plus solide, celle des coquettes est plus étendue.

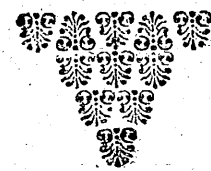
Je m'apperçois que je m'arrête trop dans cet endroit de mon voyage, on s'amuse toujours plus qu'on ne veut avec les femmes, puisque nous y sommes, faisons voir à notre Siamois le pais de la Galanterie, dont elles font tout l'ornement.

LA GALANTERIE.

Entrons dans ce charmant pais,
& voyons d'abord..... mais
qu'y peut-on voir? La Galanterie
autre.

autre-fois si cultivée, si florissante, fréquentée par tant d'honnêtes gens, est maintenant en friche, abandonnée : quel désert ! hélas ! je n'y reconnois plus rien.

Suivons donc l'usage nouveau ; sans nous amuser à la Galanterie, passons tout d'un coup au Mariage.





AMUSEMENT

SEPTIEME.

LE MARIAGE.

IL est bien difficile de parler du Mariage d'une manière qui plaise à tout le monde. Ceux qui n'y prennent nul intérêt, seront ravis que j'en fasse une description comique. Maudit soit le plaisant, dira ce mari sérieux; s'il étoit à ma place, il n'auroit pas envie de rire. Si je moralise tristement sur les inconveniens du Mariage, ceux qui ont envie de se marier, se plaindront que je veux les dégoûter d'un état si charmant. Sur quel ton le prendrai-je donc? j'y suis fort embarrassé.

Un

Un certain Peintre faisoit un Tableau de l'Himen pour un jeune Amant: je veux qu'il soit accompagné de toutes les graces, luy disoit cet Amant passionné. Souvenez-vous sur tout que l'Himen doit être plus beau qu'Adonis: Il faut luy mettre en main un flambeau plus brillant encore que celui de l'Amour. Enfin, faites un effort d'imagination; je vous payeray vôtre Tableau à proportion que le sujet en sera gracieux. Le Peintre qui connoissoit sa liberalité, n'oublia rien pour le satisfaire, & luy apporta le Tableau la veille de ses nôces. Nôtre jeune Amant n'en fut point satisfait: il manque, dit il, à cette figure certain air gay, certains agrémens, certains charmes; enfin ce n'est point là l'idée que j'ay de l'Himen: vous l'avez fait d'une beauté mediocre, vous ne serez que médiocrement récompensé.

Le

Le Peintre qui avoit autant de présence d'esprit que de génie pour la peinture, prit son parti dans le moment.

Vous avez raison, luy dit-il, de n'être pas content de la beauté de mon Tableau, il n'est pas encore sec; ce visage est embu; & pour vous parler franchement, j'emploie mes couleurs de manière que ma peinture ne paroît rien dans les premiers jours; je vous rapporteray ce Tableau dans quelque mois, & pour lors vous me le payerez selon sa beauté: je suis sûr qu'il vous paroîtra tout autre. Adieu, Monsieur, je ne suis pas pressé d'argent.

Ce Peintre remporta son ouvrage: notre jeune Amant se maria le lendemain; & quelques mois s'écoulèrent sans que le Peintre parût.

parût. Enfin, il reporta le Tableau: notre jeune mari fut surpris en le voyant; vous me l'aviez bien promis, luy dit-il, que le tems embelliroit votre peinture; quelle différence! je ne la reconnois plus! j'admire l'effet du tems sur les couleurs, & j'admire encore plus votre habileté; cependant je ne puis m'empêcher de vous dire que ce visage est un peu trop gay, ces yeux de un peu trop vifs, car enfin les feux de l'Himen doivent paroître moins brillans que ceux l'Amour; ce sont des feux solides que les feux de l'Himen. D'ailleurs, l'atitute de votre figure est un peu trop enjouée, un peu trop libre, & vous luy avez donné un certain air de badinage qui ne caractérise pas tous à fait... ce n'est pas là l'Himen enfin. Fort bien Monsieur, luy dit le Peintre, ce que j'avois prévu est arrivé; l'Himen

men est à présent moins beau dans votre idée que dans mon Tableau, c'étoit tout le contraire il y a trois mois, ce n'est point ma peinture qui a changé, c'est votre idée, vous étiez Amant pour lors, vous êtes mari maintenant.

Je vous entens, interrompit le mari; brisons là-dessus: votre Tableau est agréable au-delà de mon imagination, il est juste que le payement soit au-de là de la vôtre: voilà une bourse qui contient le double de ce que vous pouvez esperer. Tenez, Monsieur, laissez-moy le Tableau. Non, Monsieur, répliqua le Peintre, non, je ne vous le laisseray point, je vous en veux donner un autre qui plaise aux Amans & aux Maris, & ce sera le chef-d'oeuvre de la Peinture. En effet, le Peintre fit un autre Tableau, où il se servit avec tant d'art, de certaines regles d'optique & de perspective,

ve, que le portrait de l'Himen paroïssoit charmant à ceux qui le regardoient de loin; mais de près ce n'étoit plus cela: il le fit placer au bout d'une agreable Galerie, sur une espede d'estrade, & pour monter sur cette estrade, il falloit passer un pas fort glissant; en deça c'étoit le charmant point de veüe; mais si-tôt qu'on avoit passé le pas, adieu les charmes.

Si vous comprenez la difficulté qu'il y a de peindre le Mariage au goût de tout le monde, suspendez ici votre critique; je vais vous présenter mon Tableau, choisissez le point de veüe qui vous convient.

Pour rentrer dans nôtre stile de voyage, je vous diray d'abord que le Mariage est un pais qui peuple les autres; la Bourgeoisie

y est plus fertile que la Noblesse, c'est peut être que les grands Seigneurs se plaisent moins chez eux que chez leurs voisins. Le Mariage a la propriété de faire changer d'humeur ceux qui s'y établissent, il fait souvent d'un homme enjoiné un stupide, & d'un galant un bouru; quelquefois aussi d'un stupide & d'un bouru, une femme d'esprit fait presque un galant homme.

On se marie par différents motifs; les uns par passion, les autres par raison; celui-cy sans sçavoir ce qu'il fait, & celui-là ne sçachant plus que faire.

Il y a des hommes si accablez de quiétude & d'indolence, qu'ils se marient seulement pour se débarrasser: D'abord le choix d'une

ne femme les occupe; ensuite les visites, les entrevûes, les festins, les cérémonies; mais après la dernière cérémonie, l'ennuy les reprend plus que jamais.

Combien voyons-nous de maris & de femmes qui dès la seconde année de leur communauté, n'ont plus rien de commun que le nom, la qualité, la mauvaise humeur, & la misère?

Je ne m'étonne pas qu'il y ait tant de mauvais ménages, puis qu'on se marie tout à sa tête, ou tout à celle des autres.

Tel qui se marie à sa tête, ne voyant pas dans une femme ce que tout le monde y voit, est en danger d'y voir dans la suite beaucoup plus que les autres n'y ont vû.

Tel

Tel autre qui n'a pas la force de se déterminer par luy-même, s'en rapporte à la marieufe de son quartier, qui sçait à point nommé le taux des établissemens, & le prix courant des filles à marier. Ces connoisseuses ont le talent d'assortir les conditions, les biens, les familles, tout enfin, hors les humeurs & les inclinations dont elles ne se mettent point en peine.

Avec l'entremise de ces femmes d'affaire, on fait un mariage comme une emplette; on marchandé, on surfait, on mésoffre, enfin on est pris au mot.

D'autres qui n'ont pas le loisir de marchander, vont lever une riche veuve chez un Notaire, comme on leve une Charge aux Parties casuelles.

Cen'est pas tout-à-fait la faute de l'en-

l'entremeteuse si l'on est trompé en femme, elles vous donnent un mémoire; on n'examine que les articles de la famille & du bien, on laisse à côté la femme, qu'on ne retrouve que trop dans la suite.

Aprés tout ce que je viens de dire, je ne crains point d'avancer que ceux qui se marient peuvent être heureux.

Mais ce n'est point se marier, c'est négocier, que de prendre une femme pour son bien.

Ce n'est point se marier, c'est se contenter, que de prendre une femme pour sa beauté.

Ce n'est point se marier, c'est radorer à certain âge, que de prendre une jeune femme pour avoir de la société.

Qu'est-

Qu'est-ce donc que se marier ?
C'est choisir avec discernement, à loisir, par inclination & sans intérest, une femme qui vous choisisse de même.

Le país du Mariage a cela de particulier, que les étrangers ont envie de l'habiter, & les habitans naturels voudroient en être exilés.

On peut être exilé du Mariage par la séparation; mais il n'y a de véritable sortie que celle du veuvage.

Quoy que le veuvage suppose la mort de l'un des deux époux, il me paroît moins à craindre que la séparation.

Les séparés sont des animaux sauvages, incapables des plus beaux noeuds de la société.

Dans

Dans les causes ordinaires de séparation, on donne le tort à la femme? mais souvent le mari est cause que la femme a tort, & il a luy-même le tort d'avoir appris au public que la femme avoit tort.

On doit s'attendre que je vais parler ici du veuvage, c'est un grand sujet & tres-fertile; mais il est trop difficile à traiter.

Comment parler des veuves ? Si je ne les dépeins qu'à demi-fachées de le mort d'un mari, je blesseray la bienfiance: si j'exagère leur affliction, je blesseray la vérité.

Quoy qu'en puissent dire les mauvais plaisants, il n'y a point de veuvage sans tristesse: N'est-ce pas toujours un état fort triste, d'être obligé de feindre une
D tris-

tristesse continuelle ? Le tristerôle à jouïr que celui d'une veuve qui ne veut point faire parler d'elle !

Il y a des veuves à qui les sanglots & les larmes ne coûtent rien ; j'en ay connu une au contraire qui faisoit de bonne foy tout son possible pour s'affliger ; mais la nature luy avoit refusé le don des larmes ; cependant elle vouloit faire pitié aux parens de son mari, ses affaires dépendoient d'eux.

Un jour son Beaufrère qui étoit fort affligé, luy reprochoit qu'elle n'avoit pas versé une larme : hélas ! luy répondit la veuve, mon pauvre esprit a été si accablé de ce coup imprévu, que j'en suis devenuë comme insensible ; les grandes douleurs ne se font point sentir d'abord, mais dans la suite je suis sûre que j'en mourray.

Je

Je sçay, luy repliqua le Beaufrère, que les douleurs trop grandes ne se font point sentir d'abord ; je sçai encore que les douleurs violentes ne durent guère : ainsi Madame, vous ferez toute étonnée que la douleur de vôtre veuvage sera passée avant que vous l'ayez sentie.

Une autre Veuve se désespéroit, & ce n'étoit pas sans sujet ; elle avoit perdu en même jour le meilleur mari, & la plus jolie petite chienne de Paris.

Ce double veuvage l'avoit reduite en un état qui faisoit craindre pour sa vie. On n'osoit luy parler de boire ni de manger ; on n'osoit pas même la consoler. Il est dangereux d'obstiner la douleur d'une femme, il vaut mieux laisser agir le temps & l'inconstance. Cependant pour accoutumer petit à petit la

D 2

Veuve

Veuve à supporter l'idée des ses pertes, une bonne amie luy parla d'abord de sa petite chienne; au seul nom de Babichonne, ce fut des hurlemens, des transports, elle s'évanouït enfin: que j'ay bien fait, s'écria la prudente amie, de ne point parler du mari, elle seroit morte tout-à-fait?

Le lendemain, le nom de Babichonne fit couler des larmes avec tant d'abondance, qu'on espéra que la source en tariroit bien-tôt, & l'amie zélée crut qu'elle pouvoit hasarder le nom du mari.

Helas! luy dit-elle, si le seul nom de Babichonne vous afflige tant, que seroit-ce donc si on vous parloit de votre mari? mais je n'ay garde: la pauvre Babichonne! vous n'en retrouverez ja.

jamais une semblable; cependant elle est bienheureuse d'être morte, car vous ne l'auriez plus aimée: peut-on aimer quelque chose après avoir perdu un mari?

C'est ainsi que cette amie habile méloit adroitement l'idée du mari avec celle de Babichonne; sçachant bien que quelquefois deux fortes douleurs se détruisent l'une l'autre en faisant diversion. Elle remarqua qu'au nom de Babichonne les pleurs redoubloient, & qu'elles s'arrétoient tout court au nom du mari; c'étoit, sans doute, le saisiffement: on sçait que les pleurs ne sont que pour les douleurs médiocres. Quoy qu'il en soit, la pauvre affligée passa plusieurs jours & plusieurs nuits dans cette alternative de pleurs & de saisiffemens.

78

Amusemens

Enfin, la bonne amie fit chercher une petite chienne, & en trouva une plus jolie que la défunte: elle la présenta; mais la Veuve ne l'accepta qu'en pleurant: heureusement la nouvelle chienne se fit tant aimer en huit jours, qu'on ne pleura plus Bichonne; & voicy la conséquence que l'amie en tira

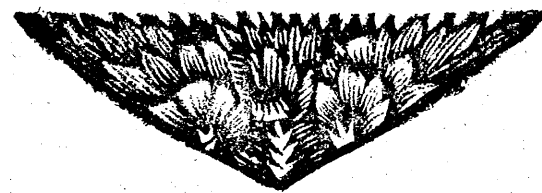
Si une chienne nouvelle a fait cesser les pleurs, peut-être qu'un mary nouveau fera cesser les saiffemens; mais hélas! l'un ne fut pas si facile que l'autre; la nouvelle chienne s'étoit fait aimer en huit jours, & il falut plus de trois mois pour faire consentir la Veuve à se remarier.

Quoy que je me sois donné plein pouvoir de quitter mon Voyageur Siamois tant qu'il me plairoit, je ne veux pas le perdre de vûë; j'ay besoin qu'il autorise certaines idées
creuses

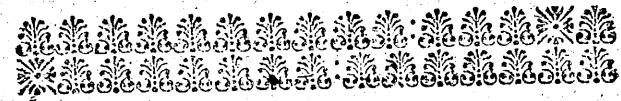
serieux & comiques.

79

creuses qui me sont venuës à propos de la Faculté & de l'Université. Ce sont deux pais où les idées simples & naturelles ne sont pas les mieux reçûës; il faut qu'un Voyageur parle, s'il se peut, la langue des pais par où il passe; je vais donc guinder mon stile & figurer mes expressions, pour être plus intelligible aux Docteurs.



0305



AMUSEMENT

HUITIEME.

L'UNIVERSITE.

DAns le pais Latin tout est obscur; les habitations, les vétemens, le langage, & les raisonnemens mêmes.

La noblesse ni la bravoure ne fervent de rien pour parvenir aux dignitez de la République des Lettres: ce sont les plus scavans, & souvent les plus opiniâtres, qui usurpent la domination. Là chaque Maison est un Royaume, ou plutôt un Empire, où chaque Souverain a son Scéptre, sa Justice, ses Loix & ses Armes: &

& tel d'entre-eux est si puissant qu'il gouverne quatre Nations dans un seul Collége

Il y a long-tems qu'on travaille à défricher le pais de la science; cependant il n'y paroît guères: la seule chose qu'on y explique nettement, c'est qu'un & un font deux; & ce qui fait que cela est si clair, c'est qu'on le sçavoit avant que d'en avoir fait une science.

Quoi qu'il en soit, la Géométrie est d'un grand usage; elle sert entre autres choses à éprouver l'esprit, comme le creuset sert à éprouver l'or: Les bons esprits s'y raffinent, les esprits faux s'y évaporent.

Les Géomètres travaillent sur un terrain si solide, qu'après avoir bien posé la première pier-

D 5

re,

re, ils élevent sans crainte leurs bâtimens jusqu'aux cieux.

Sur un terrain bien différent, les Philosophes bâtissent des édifices superbes qu'on appelle Siftêmes : ils commencent par les fonder en l'air ; & quand ils croient être parvenus au solide, le bâtiment s'évanouit, & l'Architecte tombe des nuës.

Le pais des Siftêmes est fort amulant ; entr'autres singularitez on y voit une populace d'éguilles s'assembler autour d'une pierre noire, de grands hommes courir après les petits corps ; on y pèse l'air, on y mesure la chaleur, le froid, la sécheresse & l'humidité ; grandes découvertes pour l'utilité de l'homme ; sans étudier, il n'a qu'à jeter les yeux sur un petit tuyau de verre, pour connoître s'il a froid, s'il a chaud, s'il pleut,

pleut, ou s'il fait beau tems.

Attiré par ces belles connoissances, on cherche des guides pour avancer dans la Philosophie : on apperçoit un ancien Grec, qui depuis deux mille ans est maître d'un chemin creux & obscur : d'autre part, on voit un jeune téméraire qui a osé frayer un chemin tout opposé. Celui-cy est si artistement applany, qu'on y marche plus à son aise, & qu'on croit même y voir plus clair que dans l'autre : ces deux guides se tuënt de crier, c'est icy, c'est icy, l'unique route qu'il faut tenir pour découvrir tous les secrets de la Nature : si l'on me demande lequel des deux a raison, je dirai que l'un a pour luy la raison de l'ancienneté, & l'autre la raison de la nouveauté ; & en cas d'opinion, ces deux raisons entraînent plus de sçavans que la raison même.

Celuy qui entreprend le voyage de la Philosophie, voudroit bien suivre ces deux guides tout à la fois; mais il n'ose s'engager dans des chemins où l'on ne parle que d'accidens & de privation. Il se sent tout à coup faisi du froid, du chaud, du sec & de l'humide, pénétré par la matière subtile, environné de tourbillons, & si épouvanté par l'horreur du vuide, qu'il recule au lieu d'avancer.

On se doit consoler de ne point avancer dans ce pais; car ceux qui n'y ont jamais été, en sçavent presque autant que ceux qui en reviennent.

Avant que de faire passer mon Voyageur, de l'Université à la Faculté, il est bon de luy faire remarquer que.

Dans

Dans le pays de la science, on s'égare.

Dans le Palais, on se perd.

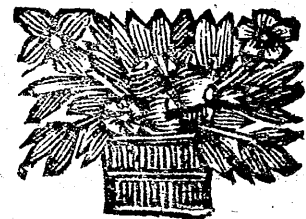
Dans les promenades, on se retrouve.

Et on ne se cherche plus dans le Mariage.

On avance peu à la Cour.

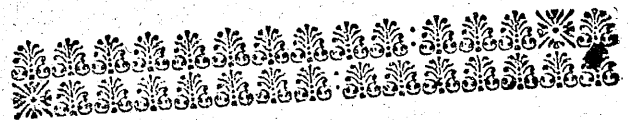
On va loin avec les femmes.

Et on ne revient guère du Royaume de la Faculté.



AMU

0308



AMUSEMENT

NEUVIEME.

LA FACULTE.

LE país de la Faculté est situé sur le passage de ce monde à l'autre.

C'est un país climatérique ; où l'on nous fait respirer un air rafraîchissant, tres-ennemy de la chaleur naturelle.

Ceux qui voyagent dans cette contrée, dépenfent beaucoup, & meurent de faim.

La langue y est fort fçavante, & ceux qui la parlent font très-ignorans.

On

On apprend ordinairement les Langues pour pouvoir exprimer nettement ce qu'on fçait ; mais il semble que les Medecins n'apprennent leur jargon que pour embrouïller ce qu'ils ne fçavent point.

Que je plains un malade de bon fens ! Il faut qu'il ait à combattre tout à la fois les argumens du Médecin, la maladie, les remèdes, & l'inanition. Un de mes amis, à qui tout cela ensemble avoit causé un transport au cerveau, eut une vision fiévreuse qui luy sauva la vie : il crut voir la fièvre sous la figure d'un monstre ardent, qui poursuivoit à pas continus & redoublez un malade, qu'un conducteur vint prendre par le poignet pour le faire sauver à travers un fleuve de sang : ce pauvre malade n'eut pas la force de le traverser, & se noya.

Le

Le conducteur se fit payer, & cot-
rut a un autre malade entraîne par
un torrent d'eau de poulet & d'é-
mulsion. Mon ami profita de cette
vision, congédia son Médecin, &
cela luy fit du bien, car rien ne
l'empêcha plus de guérir tout seul.

L'absence des Médecins est un
souverain remède pour celuy qui
n'a point recours au Charlatan.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des
Charlatans de bonne foy : Cet E-
tranger, par exemple, est fort
sincère ; il débite de l'eau de Fon-
taine à trente sols la bouteille : il dit
qu'il y a dans son eau une vertu oc-
culte qui guérit dès plus grands
maux ; il en jure, & jure vrai, puis-
que cette eau le guérit luy-même de
la pauvreté qui renferme les plus
grands maux.

A Paris il en est des Médecins
comme

comme des Almanacs, les plus nou-
veaux sont les plus consultez : mais
aussi leur règne, comme celuy des
Almanacs, finit avec l'année cou-
rante.

Quand un malade laisse tout faire
à la nature, il hafarde beaucoup ;
quand il laisse tout faire aux Méde-
cins, il hafarde beaucoup aussi :
mais hafard pour hafard, j'aimerois
mieux me confier à la nature, car au
moins on est sûr qu'elle agit de bon-
ne foy, comme elle peut, & qu'elle
ne trouve pas son compte à faire du-
rer les maladies.

Il y a quelque rapport entre les
Médecins & les Intendans : Les
Intendans ruinent les maisons les
mieux établies, & les Médecins
ruinent les corps les mieux consti-
tuez : Les maisons ruinées enrichis-
sent les Intendans, & les corps rui-
nez enrichissent les Médecins.

On

0310

On devroit obliger tous les Medecins à se marier : N'est-ce pas une justice qu'ils rendent à l'Etat quelques hommes pour ceux qu'ils luy enlevent à toute heure ?

Je pardonne à ceux qui sont à l'extrémité de leur vie, de s'abandonner aux Medecins; & à ceux qui sont à l'extrémité de leur bien, de s'abandonner au jeu.

AMU-

**A MUSEMENT
DIXIEME.
LE JEU.**

LE Jeu est une espèce de succession ouverte à toute le monde; j'y vis l'autre jour deux Gascons, heriter d'un Parisien, qui ne se feroit jamais avilé de les mettre sur son Testament.

Le Lanquenet est une espèce de Republique mal policée, où tout le monde devient égal? plus de subordination : le dernier de tous les hommes, l'argent à la main, vient prendre au dessus d'un Duc & Pair, le rang que sa carte luy donne.

On bannit de ces lieux privilégiés, non seulement la subordination & le respect, mais encore toutes sortes d'égards, de compassion & d'humanité; les cœurs y sont tellement durs & impitoyables, que

que ce qui fait la douleur de l'un y fait la joye de l'autre.

Les Grecs s'assembloient pour voir combattre des Atlètes, c'est à dire pour voir des hommes s'entre-tuer : ils appelloient cela des Jeux ; quelle barbarie ! mais sommes-nous moins barbares, nous qui appellons un jeu l'assemblée du Lansquenet, ou pour user de l'expression des Joueurs mêmes, on ne va que pour s'égorger l'un l'autre.

Un jour mon Voyageur entra inopinément dans un Lansquenet ; il fut bizarement frappé de ce spectacle : mettez-vous à la place d'un Siamois superstitieux, & qui n'a aucune connoissance de nos manières de jouer, vous conviendrez que son idée, toute abstraite & toute visionnaire quelle paroisse, a pourtant quelque rapport à la vérité : Voicy les propres termes d'une lettre qu'il en écrivit en son pais. FRAG-



FRAGMENT D'UNE LETTRE

S I A M O I S E.

LEs François disent qu'ils n'adorent qu'un seul Dieu, je n'en crois rien ; car outre les Divinitez vivantes auxquelles on les voit offrir des vœux, ils en ont encore plusieurs autres inanimées, aux quelles ils sacrifient, comme je l'ay remarqué dans une de leurs assemblées où je suis entré par hazard.

On y voit un grand autel en rond, orné d'un tapis verd, éclairé dans le milieu, & entouré de plusieurs personnes assises comme nous le sommes dans nos sacrifices domestiques.

Dans

Dans le moment que j'y entray, l'un d'eux qui apparemment étoit le Sacrificateur, étendit sur l'autel les feuillets détachés d'un petit Livre qu'il tenoit à la main: sur ces feuillets étoient représentées quelques figures? ces figures étoient fort mal peintes: cependant ce devoit être les images de quelques Divinitez? car à mesure qu'on les distribuoit à la ronde, chacun des assistans y mettoit une offrande chacun selon sa dévotion. J'observay que ces offrandes étoient bien plus considérables que celles qu'ils font dans leurs Temples particuliers.

Après la cérémonie dont je vous ay parlé, le Sacrificateur porte sa main en treblant sur le reste de ce Livre, & demeure quelque temps saisi de crainte & sans action; tous les autres attentifs à ce qu'il

qu'il va faire, sont en suspens, & immobiles comme luy. Ensuite, à chaque feuillet qu'il retourne, ces assistans immobiles sont tour à tour agitez différemment, selon l'esprit qui s'empare d'eux; l'un louë le Ciel en joignant les mains, l'autre regarde fixement son image en grinçant les dents, l'autre mord ses doigts & frappe des pieds contre terre; tous enfin font des postures & des contorsions si extraordinaires, qu'ils ne semblent plus être des hommes. Mais à peine le Sacrificateur a-t-il retourné certain feuillet, qu'il entre luy même en fureur, déchire le Livre & le dévore de rage, renverse l'autel, & maudit le sacrifice: on n'entend plus que plaintes, que gémissemens, cris & imprécations: à les voir si transportez & si furieux, je jugeay que le Dieu qu'ils adorent, est un Dieu jaloux, qui pour les punir de ce qu'ils sacrifient à d'autres, leur en-
voye

96 *Amusemens*
voye à chacun un mauvais Démon
pour les posséder.

Voilà le jugement que peut faire
un Siamois sur les emportemens des
Joueurs: que n'auroit-il point pen-
sés'il se fut rencontré là des Joueu-
ses?

Non, jamais l'amour n'a causé tant
de désordre parmi les femmes, que
la fureur du jeu. Comment peu-
vent elles s'abandonner à une pas-
sion, qui altère leur esprit, leur
santé, leur beauté, qui altère.....
que sçai-je moy: mais ce tableau ne
leur est point avantageux, tirons le
rideau dessus.

Je ne sçai pourquoy les lieux pu-
blics où l'on jouë ont usurpé le beau
nom d'Académie, si ce n'est qu'on y
apprend quelque-fois aux dépens de
tout son bien, à gagner subtilement
celuy des autres.

On

serieux & comiques. 97
On trouve dans Paris quantité
d'Académies, qui ont toutes des
vuës différentes dans leur établis-
ment.

Académie de Musique, pour exi-
ter les passions.

Académie de Philosophes, pour
les calmer.

Académie pour observer le cours
des Astres.

Académie pour régler le cours
des mots.

Académie d'Eloquence & de
Peinture, qui apprend à immorta-
liser les hommes.

Académie d'armes, qui ensei-
gne à les tuer.

Il y a outre cela quantité d'A-
cadé-

Amusemens

cademies Bachiques, où les bons gourmets & les fins côteaux enseignent l'art de boire & de manger ; art qui s'est beaucoup perfectionné depuis peu. Ce sont de riches particuliers qui tiennent ces Academies pour leur plaisir, car on ne va plus guère dans celles qui sont publiques, parce qu'on a remarqué que plusieurs jeunes gens, pour y avoir vécu délicieusement quelques années, se sont mis en état de mourir de faim le reste de leur vie.

Si le pais des Traiteurs est désert celui des Caffez en récompense est fort peuplé.

Chaque Caffé est un Palais illuminé ; à l'entrée duquel paroît une Armide ou deux qui vous charment d'abord, pour vous attirer dans des entoncemens à perte de vuë.

Là

serieux & comiques.

Là plusieurs Chevaliers errans viennent se placer à une même table sans se connoître ; à peine se regardent-ils, lors qu'on leur apporte une certaine liqueur noire, qui a la vertu de les faire parler ensemble ; & c'est alors qu'ils se racontent leurs aventures : aux charmes du Caffé, on joint la fenouillette, qui acheve d'enchanter les Chevaliers : Par la force de cet enchantement, l'un est forcé de s'abandonner au sommeil, l'autre s'attendrit pour Armide, & l'autre comme un Roland furieux va signaler sa valeur en courant les ruës.

Difons un mot du riche pais des Bourdonois ; c'est là que le luxe vous conduit dans des Perou en magazin, où les lingots d'or & d'argent se mesurent à l'aune ; & telle femme après y avoir voyagé avec quelque Etranger libéral, porte sur elle le plus que son mari ne gagne, & trains

E 2

traîne à sa queue; tout le bien d'un créancier.

D'un côté tout opposé, le bon marché vous mène dans une contrée où le hasard vous habille; là quantité d'importuns officieux appellent le passant, l'arrêtent, le tiraillent, & luy déchirent un habit neuf pour l'accommoder d'un vieux.

Dans un pais voisin, on voit un grand jardin pavé, ouvert indifféremment à tout le monde; on y voit en Hyver comme en Eté, des fleurs & des fruits en même temps; tous les jours on les cueille, & toutes les nuits il en revient de nouveaux.

Autour de ce jardin, s'arrangent quantité de Nymphes, qui habitent chacune dans leur tonneau?

neau? non-seulement elles ont cela de commun avec Diogènes, mais ainsi que ce Philosophe elles disent librement au premier venu tout ce qui leur vient en pensée.

Je n'aurois jamais fait si j'entreprendois de parcourir tous les pais qui sont renfermez dans Paris; la Robe, l'Epée, la Finance, chaque état enfin y fait comme un pais à part, qui a ses mœurs & son jargon particulier.

vous y voyez le pais fertile du Négoce.

Le pais ingrat de la Pierre Philosophale

Le pais froid des Nouvellistes.

Le pais chaud des Disputeurs.

Le pais plat des mauvais Poëtes.

Le pais désert des femmes de bien.

Le pais battu des coquettes; & une infinité d'autres, sans compter les pais perdus habitez par plusieurs personnes égarées, qui ne cherchent qu'a égarer les autres: elles sont d'un facile accès & d'un dangereux commerce; quelques-unes ont le secret de plaire sans ménagement, & d'aimer même sans amour.

AMU-



AMUSEMENT

ONZIEME.

LE CERCLE

Bourgeois.

C'est promener trop long-tems mon Voyageur, de pais en pais; épargnons-luy la fatigue de courir le reste du monde.

Pour en connoître tous les différens caractères, il luy suffira de fréquenter certaines assemblées nombreuses on l'on voit tout Paris en racourcy. Ces assemblées sont des espèces de Cercles bourgeois, qui se forment à l'imitation du Cercle de la Cour. Dissons un mot de celui-ci, avant que de parler de l'autre.

E 4

Le

Le Cercle est une assemblée grave & mal assise sur de petits Tabourets arrangez en rond ; là toutes les femmes parlent, & pas une n'écoute ; là on raisonne sur rien, on décide de tout, & les conversations les plus diversifiées sont des Rondaux, dont la chute est toujours ou fine médifance, ou flaterie grossière.

Le Cercle Bourgeois est une assemblée familière, un conseil libre, où les affaires du prochain se jugent souverainement sans entendre les Parties.

Ces Tribunaux connoissent également des matières sublimes & des populaires, tout est de leur ressort ; là le caprice préside, & c'est là proprement qu'on trouve autant d'opinions différentes qu'il y a de têtes : le même Juge y est tantôt

tôt sévère, & tantôt indulgent, tantôt grave, tantôt badin ; & on en use la comme j'ay fait dans mes Amusemens ; l'on y passe en un instant du sérieux au comique, du grand au petit, & quelque-fois une réflexion subite sur la coëfure d'une femme, empêche la décision d'un point de morale qui étoit sur le tapis.

On y prononce vingt Arrests tout à la fois ; les hommes y opinent quand ils peuvent, & les femmes tant qu'elles veulent ; elles y ont deux voix pour une.

La liberté qui régné dans le Cercle Bourgeois, donne lieu à toutes sortes de personnes de s'y faire connoître, & d'y connoître les autres ; là chacun parle selon ses vuës, ses inclinations & son génie.

Les jeunes gens disent ce
E 5 qu'ils

qu'ils font, les vieillards ce qu'ils ont fait, & les sots ce qu'ils ont envie de faire.

L'ambiteux parle contre la paresse, le paresseux contre l'ambition.

Le négociant déteste la guerre, & le guerrier maudit la paix.

Le sçavant méprise le riche en souhaitant des richesses; le riche méprise tout net la science & les sçavans.

Les gens raisonnables blâment l'amour, & les amans se revoltent contre la raison.

Ceux qui ne sont point mariez, condamnent les maris jaloux; & ceux qui le sont les justifient.

Un jeune étourdi plein de vigueur &

& de santé, témoignoit par ses discours, qu'il se croyoit immortel, & qu'il craignoit que son père ne le fut aussi. Un vieillard choqué de cette idée, entreprit le jeune homme: Apprenez, luy dit-il d'un ton sévère, que tout âge est égal pour la durée de la vie; un homme de quatre-vingt ans, est encore assez jeune pour vivre; & un enfant de quatre jours est déjà assez vieux pour mourir.

Le compren's repliqua l'étourdi, que vous êtes assez jeune pour vivre aujourd'huy, & assez vieux pour mourir demain.

Ceux que vous venez d'entendre n'ont eu qu'à parler pour faire paroître ce qu'ils étoient: d'autres dans leurs discours & dans leurs manières paroissent tout le contraire de ce qu'ils sont.

Vous admirez la vivacité d'un Provençal, qui brille par ses faillies d'esprit; ne vous y laissez pas tromper, ce sont des faillies de mémoire, l'imagination n'y a guère de part.

Un tel se pique à bon droit de bel esprit; c'est un aigle dans les sciences; en affaires, c'est un étourneau; & ce bœuf qui rumine dans la conversation, est un furet dans les Finances.

Apercevez-vous cette figure inanimée, cet indolent qui s'étale dans un fauteuil, il ne prend aucune part à tout ce qui se dit en sa présence; vous concluez de là, que de plus grandes affaires l'occupent, que sa tête en est pleine: rien n'est plus vuide; cet homme est également incapable de s'appliquer & de se réjoûir; il s'endort au jeu, il bâille aux Comédies

les

les plus divertissantes; il a une Charge considérable, il a une belle femme, & n'est pas plus occupé de l'une que de l'autre.

Bélise entre dans l'assemblée: vous en jugez mal, parce qu'elle est trop enjouée, & trop libre en paroles; eependant, c'est une Lucrece dans sa conduite; & sa Compagne qui parle en Lucrece, est peut-être une Lais par ses actions.

Cette jeune personne sans expérience, n'entend qu'avec horreur prononcer le mot d'amour; sa mère luy en a fait des portraits si horribles, qu'elle croit le haïr: vous imaginez-vous qu'elle le haïra toujours? Cela n'est pas sur: une fille qui haït l'amour avant que de le connoître, est en danger de ne le pas haïr-long-temps.

Cet

Ce nouveau riche qui répand l'argent comme de l'eau, quand il s'agit de paroître, vous ébloiit par sa magnificence; il donne même, & cache de bonne grace la peine qu'il a à donner. Ah! la belle ame, s'écrie-t-on! Hélas! ce n'est qu'à force de bassesses d'ame qu'il a gagné dequoy paroître si généreux.

J'explique peut-être les choses un peu plus qu'il ne faut, & je démasque trop les personnages de mon Cercle. Mais quand je voudrois les épargner, & qu'ils auroient eux-mêmes assez d'habileté pour cacher leurs défauts, je voy venir une femme pénétrante qui les déchiffrera bien plus impitoyablement que moy.

Cette femme s'avance; que son air est modeste! elle ne
 ve

ve les yeux que pour voir si les autres femmes sont aussi modestes qu'elle.

Elle a tant de vertu, dit-on, qu'elle ne peut souffrir celles qui en ont moins qu'elle: celles qui en ont davantage luy déplaisent aussi c'est pourquoy elle n'en épargne pas une.

Je demandois un jour à une femme de ce caractère, pourquoy ses exhortations étoient toujours moitié morale, moitié médisance. Parlez mieux, s'écria-t-elle, la médisance me fait horreur: à la vérité je suis quelquefois obligée, pour m'accommoder au goût du monde, d'allaisonner mes remontrances d'un peu de sel critique; car on veut de l'agrément partout, même dans la correction: Il faut bien faire passer la morale à la faveur de quelques traits de satire.

tire. Parlez plus sincèrement , luy repartis-je , & dites que vous voulez à la faveur d'un peu de morale faire passer force médifances.

Revenons à cette faiseuse de portraits qui prend séance dans notre Cercle : Elle sçait si bien son métier , qu'en un seul trait d'histoire elle vous peindra deux ou trois caractères différens , sans compter le sien propre , que vous connoîtrez par la manière de raconter.

Connoissez-vous , dit-elle , ce négociant , il est tres-honnête homme ; son industrie a commencé sa fortune , & sa probité l'a achevée : Il est comblé de biens ; mais tout riche qu'il est , hélas que je le plains ! sa fille a échoué avant que d'arriver au port du mariage , & sa femme a fait naufrage dans le port même.

En-

Ensuite elle vous fera admirer la politique d'une sage indigente. qui recoit tout d'un Financier sans luy rien accorder ; cela s'appelle , dira-t-elle , une vertu à l'épreuve. Mais par malheur pour cette vertueuse personne , le monde juge mal des choses ; on croit que chez les Financiers , en amour comme en affaires , les articles de la recette suivent de près ceux de la dépense ; & que ces Messieurs là sont accoutumez à recevoir aussi tôt qu'ils ont semé.

A mon égard , continuë cette charitable personne , je serois bien caution que l'homme d'affaire dont j'ay parlé , n'a d'autres vuës que de retirer des occasions du vice , celle à qui il fait du bien ; je le connois à fond , je faisois l'autre jour son éloge en bon lieu ; je disois que personne n'est plus généreux , & qu'il n'a rien à luy.

J'en

J'en conviens, dit un mauvais plaisant qui m'interrompt ; on peut dire que l'homme que vous loüez n'a rien à luy, car il n'est riche que du bien d'autrui.

C'est trop écouter cette méditante ; il est tems que quelqu'un l'interrompe, pour sauver la réputation de tous ceux qu'elle connoît, & de ceux même qu'elle ne connoît pas.

Celle qui va l'interrompre, est une femme sçavante, qui vient se plaindre à un Poëte de sa clique, qu'une de ses Compagnes va se marier ; Quelle perte pour nous, s'écrie-t-elle ! Plus de commerce d'esprit, plus de conversations sçavantes, plus de prose, plus de vers, le mariage absorbe tout ; la pauvre fille écrivoit avec tant de délicatesse ; son stile étoit en-

enjoué, ses pensées fines, ses applications justes . adieu la délicatesse, adieu la justesse ; car enfin pour une femme qui compose, vn mari est une distraction continuelle.

Oüy, certes, répond le Poëte, le mariage enchaîne l'esprit aussi bien que le cœur, & par malheur encore, le cœur se dégage, & l'esprit demeure dans les fers. Un de mes amis, tant qu'il fut garçon, produisoit chaque semaine un volume de Poësies gaillardes. Depuis trois ans qu'il est marié, je n'ay pû tirer de lui qu'une Elegie plaintive, & quelque Epitre chagrine.

Sçavez-vous bien, reprit la sçavante désolée, ce que nôtre amie m'allégué pour excuse ? L'amour, Monsieur, l'amour : la belle raison pour se marier !

L'a-

J'en conviens, dit un mauvais plaisant qui m'interrompt ; on peut dire que l'homme que vous louiez n'a rien à luy, car il n'est riche que du bien d'autrui.

C'est trop écouter cette méditante ; il est tems que quelqu'un l'interrompe, pour sauver la réputation de tous ceux qu'elle connoît, & de ceux même qu'elle ne connoît pas.

Celle qui va l'interrompre, est une femme sçavante, qui vient se plaindre à un Poëte de la clique, qu'une de ses Compagnes va se marier ; Quelle perte pour nous, s'écrie-t-elle ! Plus de commerce d'esprit, plus de conversations sçavantes, plus de prose, plus de vers, le mariage absorbe tout ; la pauvre fille écrivoit avec tant de délicatesse ; son stile étoit en-

enjoué, ses pensées fines, ses applications justes. adieu la délicatesse, adieu la justesse ; car enfin pour une femme qui compose, un mari est une distraction continuelle.

Oüy, certes, répond le Poëte, le mariage enchaîne l'esprit aussi bien que le cœur, & par malheur encore, le cœur se dégage, & l'esprit demeure dans les fers. Un de mes amis, tant qu'il fut garçon, produisoit chaque semaine un volume de Poësies gaillardes. Depuis trois ans qu'il est marié, je n'ay pû tirer de lui qu'une Elegie plaintive, & quelque Epitre chagrine.

Sçavez-vous bien, reprit la sçavante défolée, ce que nôtre amie m'allègue pour excuse ? L'amour, Monsieur, l'amour : la belle raison pour se marier !
L'a-

L'amour a-t-il jamais inspiré le mariage aux Poètes? Que ne garde-t-elle sa tendresse, pour rendre ses Poésies plus touchantes & plus animées! L'amour réveille l'imagination, mais le mariage l'endort.

Cette fille m'a bien trompée, continuë t-elle; à l'entendre parler on eût dit qu'elle auroit eu plus de délicatesse que de passion, & plus d'imagination que de sentiment: je croyois qu'elle me ressembloit, & que son cœur étoit tout esprit; mais hélas! & son cœur & son esprit sont tout corps! quand je luy en fais des reproches, elle répond que l'amour fut toujours ami des Poètes, & que j'ai tort de vouloir les mettre mal ensemble. Je vous en fais Juge, Monsieur; n'est-ce pas elle qui cherche *noise*? Quand on a interest de ménager l'amour, il ne faut pas en venir aux extrémitez avec luy; c'est

c'est le pousser à bout que de se marier.

S'il n'y avoit que l'amour à perdre en se mariant, reprend le Poète, ce seroit peu; mais qui ne sçait que l'Himén éfarouche les Graces & les Muses? J'ay lû dans une Fable inconnuë aux Anciens, qu'Apollon s'étant marié un jour, l'Hipocréne tarit le lendemain.

Un génie marié, est un génie stérile. En effet, les productions de l'homme sont bornées; il faut opter, de laisser à la postérité ou des ouvrages d'esprit, ou des enfans.

Mais j'apperçois un objet des plus tristes, qui vient interrompre la conversation comique du vieux Poète garçon, & de la femme de Lettres.

C'est

C'est un homme en grand deuil ; il a outré l'appareil , la queue de son manteau couvre toute l'antichambre , & le bout de son crêpe est encore sur l'escalier. C'est un Spectre de drap noir ; que vient-il faire dans une assemblée de plaisir ? Il sort de l'Enterrement ; que ne va-t-il achever de pleurer chez luy ? Cependant il est homme de condition ; il a perdu son père , on luy doit des complimens de condoléance : Mais pourquoy vouloir partager sa douleur ? Il ne vient icy que pour vous faire part de sa joye ; la succession est si grosse , qu'il ne sçait à qui le dire : il cherche par-tout qui le félicite , il faut pourtant s'affliger d'abord avec luy par bienfiance : Que je suis fâchée , luy dit une Dame ! Je suis bien aise , dit nôtre Orphelin , en prévenant le triste compliment , je suis bien aise de vous

vous trouver si à propos ; on m'a dit , Madame , que vous avez un bel ameublement dont vous voulez vous défaire ; je m'en accommoderay.

Je ne puis vous exprimer , luy dit un cousin , combien je suis sensible à votre affliction , & j'iray au premier jour chez vous pour vous témoigner Le déloge demain , dit brusquement nôtre homme , je prens une maison magnifique : vous la connoissez , c'est celle que ce Banquier faisoit bâtir quand il fit banqueroute ; ses créanciers m'en accommodent.

Un troisième consolateur vient encore à la charge , & la larme à l'œil luy fait en longs complimens l'Oraison funèbre du défunt : Ce que j'estime le plus dans mon père , continuë l'héritier , c'est qu'il

qu'il ne m'a laissé aucunes dettes : si vous sçaviez l'ordre admirable qu'il a mis à ses affaires, & les grands biens que j'ay trouvez... Hé! corbleu, Monsieur, s'écrie un Misantrope chagrin, votre père mourut hier, pleurés du moins aujourd'huy, vous vous réjouirez demain de sa succession.

Bon, reprend un sournois, qui feint de vouloir l'excuser, son père l'a assez affligé d'avoir vécu jusqu'à soixante & quinze ans ; on ne peut pas s'affliger : devant & après la mort d'un homme : d'ailleurs, c'étoit un Parâtre, un dénaturé, qui n'a jamais fait plaisir qu'à luy-même : il plaignoit à ses enfans jusqu'à l'éducation, & je dirois volontiers pour Monsieur son fils. Enfin, mon père est mort, & sa mort est le premier bien qu'il m'ait fait de sa vie.

Notre

Notre sot est charmé qu'on luy prouve qu'il a raison de se consoler : le sournois malin l'engage insensiblement dans une conversation indifférente, puis ensuite dans une plus enjouiée ; & luy qui ne rit jamais, se met à rire par malice, pour obliger le fat à rire aussi. Il pousse enfin la chose jusqu'à luy faire chanter avec luy la contre partie d'un air à boire. Et quand il est à l'endroit le plus gay, ils s'arrête tout court, & le tire doucement par le bras : Monsieur, luy dit-il d'un ton affligé, je vous demande pardon, si j'ay violenté votre douleur pour vous faire chanter dans le triste équipage où vous voilà. A ces mots, l'homme en deuil baissa les yeux : il est si honteux de se surprendre en chantant, qu'il sort sans dire un seul mot, & même sans achever l'air à boire qu'il avoit commencé.

F

II

Il y a long-tems qu'on a remarqué que la tendresse filiale n'est pas comparable à l'amour paternel. Il y a long-tems aussi qu'on en a cherché les raisons: je ne sçay si quel qu'un a trouvé avant moy celles que je vais dire, originales ou non, les voicy.

Je suppose qu'un fils aime son père, selon toute l'étendue des obligations qu'il luy peut avoir; & que le père n'aime son fils que parce qu'il lui appartient: la tendresse paternelle l'importera encore, car l'amour de propriété est toujours plus fort que l'amour de reconnoissance.

Une père qui perd son fils perd un bien qui luy appartient, & le fils perd un maître à qui il appartient; vous sentez bien la différence de ces deux pertes.

Il

Il y a peu de pères qui ayent obligation à leurs enfans, & nous devons tous au moins la vie à nos pères. Croiroit-on que ce fût une raison pour les moins aimer qu'ils ne nous aiment? Cette raison est bien injuste, elle est pourtant naturelle; nous n'aimons guère ceux à qui nous devons, nous aimons mieux ceux qui nous doivent; & l'on se console plus aisément de la mort d'un créancier, que de celle d'un débiteur.

C'est cette nature injuste qui fait qu'un orphelin se réjouit de la mort d'un père, qui se seroit affligé de le voir seulement indisposé.

Un père regarde la vie d'un fils comme une continuité de la sienne propre: Ce fils cesse-t-il de vivre, le père commence à sentir la mort. Combien d'enfans au contraire ne commencent à goûter la vie, qu'après la mort de leurs peres?

F 2

La

La mort d'un jeune homme touche bien autrement un vieillard, que celle d'un vieillard ne touche un jeune homme; l'expérience l'apprend, & mille raisons le prouvent. Une des principales, c'est la différence des réflexions que la mort fait faire aux uns & aux autres.

Mon père meurt à soixante & dix ans, dit en luy-même cet homme qui n'en a que trente; j'ay donc encore du moins quarante ans à vivre. En calculant ainsi on se flate, mais on se console. Mon fils vient de mourir, il n'avoit que trente ans, j'en ay soixante; j'ay beau me flatter, je ne vois rien de consolant dans ce calcul.

Selon l'ordre naturel, le père doit finir avant son fils. Si tous les enfans mouroient de douleur à la mort de leur père, le genre humain péri-

périroit bien-tôt. N'est-ce point pour prévenir ce malheur, que la nature a pris soin d'endurcir le cœur des enfans?

Ce qui fait encore qu'un père a plus de naturel que son fils, c'est qu'il est toujours plus vieux que luy; les liens du sang se fortifient avec l'âge, à mesure que les passions s'affoiblissent & que leur nombre diminue.

La rupture des liens du cœur est d'autant plus sensible qu'ils sont en plus petit nombre; & l'on peut dire qu'à un certain âge un père ne tient presque plus au monde que par ses enfans.

La nature nous fournit dans les arbres une image de l'ingratitude des enfans. Le tronc d'un arbre communique sa sève, c'est à dire en terme de Jardinier, son amitié

aux branches qui sortent de luy, & nous ne voyons point que la sève retourne des branches au tronc.

Quelques enfans ingrats vont conclure de là, que l'ingratitude est donc fondée sur la nature; qu'ils considèrent dans ce même arbre, que les branches ressentent bien plus vivement le mal qu'on fait à leur tige, que la tige ne ressent ce-luy qu'on fait à ses branches. Un Poëte Italien ajoûteroit que l'amour filial des branches les fait expirer de douleur du même coup de cognée qui abat la tige, & que la tige dénaturée reverdit souvent de joye, après qu'on luy a coupé ses branches.

La contrariété de ces deux comparaisons dans un même sujet, me met en humeur de chercher quelques raisons pour prouver tout le contraire de ce que je viens d'établir. J'ay dit que les pères sont plus tou-

touchez de la mort de leurs enfans, que les enfans de celle de leurs pères: voicy quelques motifs de consolation pour ceux-cy, & d'affliction pour les autres.

Tu vois dans ton fils celuy qui te doit survivre; avertissement fatal, objet importun: cet objet disparaît, sujet de consolation.

Tu vois dans ton père celuy à qui tu dois survivre; en le voyant, tu raisones ainsi: Je suis venu en ce monde trente ans après luy, je n'en dois sortir que trente ans après; tant qu'il vivra, j'ay mes trente années franches. Par ce raisonnement, la vie du père fait dans l'imagination du fils une espèce de rempart contre la mort; ce rempart tombe, sujet d'affliction.

Un fils est accoutumé dès sa naissance à avoir un père; il est attaché à luy par les préjuges de l'enfance.

Est-il de plus forts liens & plus difficiles à rompre ?

A l'égard du père, il n'a commencé d'avoir des enfans que vers l'âge de raison ; & cette raison a dû l'empêcher de s'attacher trop à une chose qu'il pouvoit perdre.

Un père perd a la mort de son fils une personne qu'il aime ; un fils perd en son père une personne dont il est aimé : c'est perdre beaucoup davantage , puisque la perte est plus irréparable. Il est bien difficile de retrouver qui nous aime ; il ne l'est pas tant de retrouver qui nous puissions aimer.

Ajoûtez à cela ; qu'un père qui perd un fils, peut espérer d'en avoir d'autres ; mais à parler juste, on ne peut avoir qu'un père en sa vie.

Les réflexions commencent à m'en-

m'ennuyer, rentrons dans le Cercle Bourgeois ; j'y remarque qu'un faiseur de réflexions continüelles , est un ennuyeux personnage ; il ne vous donne pas le temps de respirer.

Ce jeune Magistrat a beaucoup d'esprit ; mais il dogmatise pour se rendre plus vénérable. Il dit tout par maximes, jusqu'aux complimens, il veut être solide dans les conversations les plus enjouées, & ne badine que par sentences.

C'est une chose admirable, luy dit une grosse réjouiie, que vous sçachiez si bien faire le vieillard à trente-cinq-ans ; votre voisine qui en a cinquante, n'a pas si bonne grace à faire la jeune.

Une vieille, répond notre jeune Doyen, une vieille qui travaille à se rajeunir, & qui veut revoir le pais

pais du bel âge, y va plus loin qu'elle ne croit; en courant à la jeunesse, elle retombe dans l'enfance.

A qui en veut cette Dame qui traverse l'assemblée sans regarder personne? Son habillement est plus que négligé, sa coëfure n'est qu'ébauchée: elle a les yeux batus & la voix éteinte; vous devinez bien que c'est une joïeuse: elle tire à part notre homme grave, pour luy emprunter vingt Louis d'or qu'elle luy demande tout bas. Oüy dea, répond-il tout haut, afin qu'on l'entende, ma bourse est à votre service; mais considérez à quelles extrémités le jeu ... Hé! donnez vite, interrompt la Joïeuse, on m'attend. Faites reflexion, continuë-t-il en cherchant sa bourse, que vous étiez il y a six mois la plus charmante personne du monde: La reconnoissez-vous, Mesdames, depuis qu'elle s'est abandonnée au désordre

fordre du Lansquenet? Helas! si une femme possédée du jeu oublie de se parer & de conserver sa beauté, que n'oublieroit-elle point dans l'occasion?

La Joïeuse avale cette avanie, dans l'espérance des vingt Louis d'or; le précheur indiscret les tire de sa bourse, en continuant de moraliser avec une telle application, que, la Joïeuse à pris la bourse, couru au Lansquenet, & perdu l'argent avant qu'il ait achevé de prouver qu'elle ne devoit point jouer.

Mais il n'est pas temps de s'impatienter, il ne fait encore que commencer son sermon; la Joïeuse vient de luy fournir un texte, il va diviser en trois points la conversation; que je plains deux ou trois femmes dont il s'est fait au auditoire! elles voudroient bien le laisser parler

parler tout seul; mais elles ont des procès, elles iront bien-tôt le fatiguer par leurs sollicitations; il est bien juste qu'elles se laissent ennuyer par ses réflexions.

Réjouïffiez-vous, Mesdames je vois venir un jeune Cavalier de ceux que vous appelez de jolis hommes; celui-cy est des mieux tournez. Il attire déjà vos regards, je prévois que vous l'écouteriez plus volontiers que le Sénateur, que son arrivée a interrompu; ses discours seront moins chargez de morale.

A peine l'aimable Cavalier-a-t-il paru, qu'il est entouré de toutes les femmes du Cercle, les unes le connoissent, les autres ont envie de le connoître; toutes enfin, s'empresstent de l'approcher. Qu'elle fureur, s'écrie mon Siamois,

Icy

Icy je m'arrête tout court pour répondre à un Critique, qui me demande d'où vient présentement ce Siamois, & dequoy je m'avise de le faire parler icy. Franchement je ne me souviens pas bien moy-même où je l'ay laissé; j'ay dû le placer à quelque coin de mon Cercle Bourgeois, pour être spectateur de tout ce qui s'y passe. J'ay tort de vous l'avoir fait perdre de vûë; & puisque j'avois commencé de voyager avec lui, il eût été plus régulier de l'avoir toujours à mes côtez. Mais qui sçait si cétte régularité ne vous eût point ennuyé? J'aime mieux encore que mes Amusemens soient irréguliers qu'ennuyeux.

D'ailleurs, en commençant ce Livre, j'ay fait mes conventions. Souvenez-vous-en: ne suis-je pas convenu avec moi-même, que je ne suivrois exactement ni le voyage

yage

yage ni le Siamois? Je finiray donc comme j'ay commencé, sans me gêner, ni dans le dessein, ni dans les sujets, ni dans le stile; en un mot, je me mets audessus de tout, excepté du bon sens.

C'est donc seulement parce qu'il m'en prend envie, que je quitte la digression, pour sçavoir du Siamois pourquoy il s'est tant récrié en voyant un troupeau de femmes s'ameuter autour d'un bel homme (ce sont ses termes.) N'ay-je pas raison de m'étonner, continuë-t-il? la plupart de ces femmes me paroissent modestes dans leur maintien, sages dans leurs paroles; je croy voir en elles une raison solide, une mouche les pique; les voilà au champs; la vûë d'un jeune homme les met hors des gons. Est-ce donc ainsi que l'amour.....? Doucement, mon cher compagnon, doucement.

Il ne faut pas attribuer à l'amour toutes les fautes que les femmes commettent contre la modestie, & contre la bienséance; je connois en elles une passion presque aussi forte, & d'autant plus dangereuse, qu'elles peuvent s'y abandonner sans honte: cette passion c'est la curiosité.

Ce n'est pas amour; par exemple, c'est curiosité pure, que cet empressement pour le Cavalier qui vient d'entrer; premièrement curiosité de voir de près son habit; c'est un habit d'invention, tout couvert d'une broderie imaginée, & méditée à fond; le dessein leur plaist, il est bizarre, extravagant & raisonné; pour en étudier l'effet, le Cavalier s'est enfermé cinq ou six matinées avec son Brodeur; ce chef-d'œuvre de génie mérite bien toute l'attention des Dames.

0334

Autre motif de curiosité pour elles : ce joli homme a la vogue depuis peu ; c'est la dernière mode, & il n'est permis qu'aux Provinciales de ne le point connoître.

Fort bien, me dit le Siamois, on m'a déjà fait comprendre combien vos Parisiennes sont scrupuleuses sur les modes, elles auroient honte de porter un habit de l'an passé ; selon la règle des modes, ce joli homme leur paroitra bien laid l'année qui vient.

Mais je leur pardonne de suivre l'usage du pais, je suis fâché d'avoir mal interprété leur curiosité ; je ne jugeray plus du cœur des femmes par leurs démarches.

A l'égard de votre joly homme, la curiosité me prend aussi de sçavoir si son esprit répond à sa figure ; mais il n'a point encore parlé,

com-

commencera-t-il bien-tôt ? Les Dames qui l'entourent, dis-je à mon curieux, ont autant d'impatience que vous de l'entendre parler, écoutons.

Elles luy adressent toutes la parole ; que répond-il ? tantôt ouï, tantôt non, & tantôt rien : il parle à l'une des yeux, à l'autre de la tête, & sourit à celle-là d'un air si mystérieux, qu'on croit qu'il y entend finesse ; on devine qu'il a tout l'esprit du monde ; sa physionomie parle, son air persuade, mais sa représentation fait toute son éloquence ; si tôt qu'ils s'est montré, il a tout dit.

C'est dommage que la nature n'ait pas achevé son ouvrage ; pour peu qu'elle eût joint d'esprit à un extérieur si prévenant, on lui eût passé mille balivernes pour un bon mot.

Mais

Mais nos Dames commencent à se lasser d'entretenir une idole; chacune prend le parti d'aller parler à quelqu'un qui luy réponde. Le Cavalier va dans la chambre voisine, ne pensant qu'à étaler ses charmes; mais il est frappé d'abord de ceux d'une jeune femme; il l'assiege des yeux, il la minaude, il l'aborde enfin.

Cette Dame est fort réservée; mais tout charmant que luy paroisse le Cavalier, son abord ne l'alarme point, & c'est encore la curiosité qui l'expose avec luy au péil d'un tête-à-tête: Elle se dispose donc à écouter l'Avanturier. Voyons comment il se tirera d'affaire avec elle.

Il doit être fort embarrassé auprès de cette femme; elle a beaucoup d'esprit, elle ne se payera pas de mines; cependant nous en voyons des plus spirituelles qui ne mé-

prisent

prisent pas un bel extérieur: aussi notre joly homme se promet-il bien qu'en persuadant qu'il aime, il persuadera facilement qu'on le doit aimer. Il met en usage les tours d'éloquence les plus fins, & les expressions les plus touchantes du langage miuet; c'est sa langue naturelle, il la parle bien; mais la belle Dame l'entend mal: que fera-t-il donc pour s'expliquer clairement? Il a au doigt un diamant d'un grand prix, il faut trouver une manière galante de l'offrir: il prend un air enjoué & badin, qui luy donne lieu de poser sa main dans toutes les attitudes qui peuvent faire briller son diamant aux yeux de l'indifférente. Il l'ébloit, elle tourne la tête d'un autre côté, ce badinage l'importune; c'est pourtant l'unique ressource du sot, il est fort étonné de trouver une femme à l'épreuve d'un homme comme luy, & d'un diamant com-

me

me le sien ; c'est une insensible ;
c'est une cruelle.

Dans le moment qu'il désespère de son entreprise, cette cruelle, cette insensible luy saisit brusquement la main, pour voir de près le diamant dont elle détournoit d'abord les yeux : quel changement de fortune pour un amant rebuté ! Il reprend courage ; & pour faire une déclaration en abrégé, il tire la bague de son doigt & la présente. On la prend ; & afin de la mieux considérer, on redouble d'attention : il redouble d'espérance & de hardiesse, il croit être en droit de baiser une main qui reçoit son diamant. La Dame est si attentive à le regarder, qu'elle ne pense point à se fâcher, au contraire elle sourit, & sans autre cérémonie met la bague à son doigt.

C'est

C'est à présent que la conquête est assurée : l'amant transporté de joye, propose l'heure & le lieu du rendez-vous. Monsieur, luy dit alors la Dame, d'un grand sang froid, je suis charmée de ce diamant ; & ce qui fait que je l'ay accepté sans scrupule, c'est qu'il m'appartient : Oüy, Monsieur le diamant est à moy ; mon mary le prit sur ma toilette il y a trois mois, & me fit croire ensuite qu'il l'avoit perdu.

Cela ne peut être, repliqua le fat, c'est une Marquise qui me l'a troqué.

Justement, continuë la femme, mon mari connoist cette Marquise ; il lui a troqué mon diamant, la Marquise vous l'a troqué, & moy je vous le prens pour rien, quoique mon mari méritât bien que je fusse d'humeur à en donner le même

même prix qu'il en a reçu de la Marquise.

A ce coup imprévu, le joly homme demeure interdit & confus: c'est en cette occasion que je luy pardonne d'être muet, un homme d'esprit le feroit à moins.

Après le dénoüement de cette scène, on entend du bruit dans l'antichambre; c'est un pauvre valet qui voit entrer un homme tout doré. Hé bon jour, lui dit le valet, bonjour, mon ancien Camarade. Tu en as menti, replique l'autre, avec un soufflet. Sotise des deux parts; le valet ne pense pas à ce qu'il est, ni l'autre à ce qu'il a été; la pauvreté ôte le jugement, & les richesses font perdre la mémoire.

Cet homme qui s'offense de la familiarité d'un valet, familiarise avec un Duc & Pair: quelle distance

ce de luy au Duc! mais entre luy & le valet, je ne vois que le temps & l'argent.

Vous vous étonnez qu'il se méconnoisse depuis peu; il étoit, dites-vous, si modeste dans les premiers temps de sa fortune; d'accord, il eût été le premier à vous dépeindre l'état naturel de sa misère passée, & les miracles de sa prospérité subite. Tout cela frapoit encore les yeux du monde, & il se faisoit un mérite d'en parler, pour fermer la bouche à ceux qui en parloient avant lui; ont-ils commencé à se taire. il s'est tenu. A mesure que les autres oublient la bassesse de notre origine, nous l'oublions aussi; mais par malheur les autres s'en ressiouviennent de temps en temps: & quand nous avons une fois commencé à nous oublier, c'est pour toujours.

Ce grand Seigneur fut toujours élevé

élevé en grand Seigneur ; son âme est aussi noble que son sang, je l'estime sans l'admirer ; mais celui qui par ses vertus s'élève au-dessus de son sang & de son éducation, je l'estime & je l'admire.

Toy donc de qui les vertus égalent la fortune, pourquoy cacherois-tu un défaut de naissance, qui relevé l'éclat de ton mérite ?

Et toy qui n'as d'autre mérite que d'avoir fait fortune, fais-nous voir toute la bassesse du passé, nous n'en sentirons que mieux le mérite de ton élévation ?

Ceux qui sont tombez du haut de la fortune, regardent toujours l'élévation où ils ont été ; mais ceux qui se sont une fois élevez, ne peuvent plus regarder en bas.

Cependant il seroit salutaire à ceux-

ceux-cy, de bien envisager leur première bassesse, pour tâcher de n'y plus retomber ; & ce seroit un bien pour les autres de perdre de vûe une élévation qui leur fait mieux sentir la grandeur de leur chute.

Voilà, dit-on, un homme qui fait si fort le grand Seigneur, qu'il semble qu'il n'ait jamais été autre chose, Hé ! c'est souvent parce qu'il le fait trop, qu'on s'apperçoit qu'il ne l'a pas toujours été.

Pendant que j'ai fait mes réflexions, mon Siamois a fait aussi les siennes ; il s'étonne moins de l'homme doré qui se méconoit, que de l'assemblée qui semble le méconnoître aussi.

On luy fait un accueil de Prince ; ce ne sont pas des civilitez, ce sont des adorations. Hé, n'êtes
G vous

vous pas contens, s'écrie notre Siamois, n'êtes-vous pas contens d'idolâtrer les richesses qui vous sont utiles? Faut-il encore idolâtrer un riche qui ne vous fera jamais d'aucun secours?

J'avouë, continuë-t-il, que je ne puis revenir de mon étonnement; je vois entrer dans votre Cercle un autre homme de bonne physionomie, on ne fait nulle attention sur son arrivée. Il s'est assis; il a parlé, & parlé, même de très-bon sens; cependant personne ne l'a écouté, & j'ay pris garde qu'insensiblement chacun défiloit d'un autre côté, en sorte qu'il est resté seul à son bout.

Pourquoy le fuit on ainsi, ai-je dit en moi même, a-t-il la peste?

Dans l'instant j'ay remarqué que tous ces déserteurs se rangeoient auprès

près de l'homme doré qu'on fête tant; j'ay compris par-là que la contagion de celuy-cy c'est la pauvreté.

O Dieux! s'écrie le Siamois, entrant tout à coup dans un entoufflement semblable à celuy où vous l'avez vû dans sa lettre; O Dieux! transportez-moy vite hors d'un pais où l'on ferme l'oreille aux sentences du pauvre, pour écouter les sottises du riche? il semble qu'on refuse à ce vertueux mal-vêtu, sa place entre les hommes, pendant qu'on met ce riche sot au rang des Dieux. En voyant cela, j'aurois presque envie de pardonner à ceux qui s'enflent de leur prospérité: celuy-cy fut autrefois moins qu'homme parmi vous, vous en faites à présent une Divinité. Ah! si la tête tourne à ce nouveau Dieu, il s'en faut prendre à ceux qui l'encensent.

Il ya parmi nous , continuë-t-il des peuples qui adorent un certain oiseau , à cause de la richesse de son plumage. Pour justifier la folie où leurs yeux les ont engagez , ils se sont persuadez que cet animal superbe a en luy quelque esprit divin qui l'anime ; leur erreur est encore plus tolérable que la vôtre ; car enfin , cet animal est muët ; mais s'il pouvoit parler , ainsi que votre homme doré , ils reconnoïtroient que ce n'est qu'une bête , & cesseroient peut être de l'adorer.

L'entouffiasme eût mené trop loin notre Voyageur sincère ; pour l'obliger à ne plus parler , je luy fis remarquer un personnage du Cercle , qui mérite bien qu'on lève le voile dont il se couvre pour attirer la confiance des fots.

Examinez-le bien , ce sérieux extravagant. Sa marote c'est la probi-

probité ; marote aimable si son cœur en étoit attaqué , mais il n'en est frappé qu'à la tête.

On ne s'est j' p'oins encore aperçu qu'il fût ni voleur : ni faulsaire : sur cétte confiance , il se mét à la tête de tous les gens de bien.

Il exige une foy aveugle pour ce qu'il dit : écoutez-le comme la vérité même. Affirme-t-il que ce roturier est noble , on n'ose pas lui demander ses titres.

Bien plus , il veut être crû sur les choses d'opinion , comme sur les choses de fait.

Hier deux Astronômes , bons amis d'ailleurs , mais ennemis mortels , dans la dispute , en étoient déjà aux injures ; l'homme de probité arriva , & ne doutant point qu'un

qu'un seul mot de sa bouche ne dût établir la paix entre eux : fiez-vous à moy, dit-il au plus emporté ; en homme d'honneur, ce n'est point le monde qui tourne, c'est le Soleil.

S'il fait quelque affaire, il prétend que son mot soit un Arrest dont on ne puisse appeller sans injustice. Il s'offense qu'on songe seulement à prendre avec luy les sûretés ordinaires. On doit sçavoir, que sa promesse verbale vaut mille Contracts. Il eût volontiers exigé des parens de sa femme, qu'ils la luy eussent donné en mariage sur sa parole.

Il se pique d'être toujours exactement vray dans ses expressions. Selon luy l'exagération est un mensonge horrible ; & c'est trahir la vérité que de s'exprimer foiblement dans les choses mêmes qu'on

de-

devroit taire. Où trouverons-nous donc un modèle de cette exactitude impraticable ? Vous le trouverez en luy seul ; pesez-bien, vous dirait-il, la force de mes paroles. Vous devez croire simplement ce que je vous dis, rien de moins, ni rien au delà : en une occasion seule il vous permettoit d'ajouter, c'est quand il fait son propre éloge, & il le fait à tout propos.

Sur quelque sujet que roule la conversation, il s'y jette à bon sens perdu, pour faire l'étalage de ses vertus.

Une femme, par exemple, après avoir bien prouvé qu'il n'y a plus dans nos jeunes gens, ni galanterie, ni sincérité, s'écriera plaisamment : Ah ! j'ay tort, Messieurs, j'ay tort il y a encore de la sincérité parmi les hommes, ils disent tout ce qu'ils pensent des femmes !

G 4

A pro-

A propos de cette espèce de sincérité, notre homme croit pouvoir mettre sur le tapis celle dont il se pique; chacun a ses défauts particuliers, dit-il, mais tout le monde a celui de la dissimulation: mon défaut à moy, c'est d'être trop sincère.

On tombe sur une autre matière: il y a des riches si durs, dira un homme ruiné, qu'il entre de la dureté dans leur compassion même; s'ils regardent le malheur d'autrui, c'est pour mieux goûter leur bonheur propre.

Quel excès de dureté s'écrie, l'homme d'honneur; à mon égard je tombe dans un excès tout opposé; je m'attendris d'un rien; je suis trop bon, c'est encore un défaut dont je ne me corrigeray jamais.

Un

Un autre enfin, qui dans la suite d'un récit, prononce par occasion le mot d'avarice, se voit interrompu par le personnage, qui déclare net que la libéralité est son vice.

Ah! Monsieur, dit froidement l'homme interrompu, vous avez-là de grandes vices, sincérité, bonté, libéralité; l'excès de modestie qui vous fait avouer ces vices, fait comprendre que vous avez toutes les vertus contraires.

Voilà, ce me semble, rompre en visière à l'homme d'honneur; c'est tirer sur luy à brûle-pourpoint: il devrait être cruellement blessé; cependant il n'a pas seulement senti le coup; il s'est fait un calus de vanité qui le rend invulnérable; il prend tout en bonne part: dites-luy d'un ton ironique: O le grand Héros de probité!

G 5

bité!

bité! il croit la chose à la lettre: déclarez-luy tout net, que vous le connoissez pour un franc scélérat; c'est une ironie, vous plaisantez, & il entend raillerie.

Les railleurs ont beau jeu, comme vous voyez, avec un esprit si bien tourné: cette humeur comode, met toute l'assemblée en goût de raillerie. Quel régal pour les diseurs de bons mots! ils peuvent là se rendre intelligibles à tous, hors à celui qu'ils drapent. Cependant leur malignité n'est pas encore contente, le plaisir seroit de le piquer au vif pour contondre sa vanité; ils se hasardent à l'attaquer en face, vous n'y gagnerez rien, vanité est un mur d'airain, tous vos traits s'émoussent, & votre venin ne fait que blanchir; c'est pourtant dommage de perdre le fruit d'une raillerie si mordante.

Mais

Mais je m'apperçois qu'il n'y aura rien de perdu; voicy un esprit de travers, qui prend pour luy tout ce qu'on a dit pour l'autre: il rougit, il pâlit, il perd contenance, il déserte enfin, & fort en menaçant des yeux toute l'assemblée.

Que juge-t-on de cette levée de bouclier? Tout le pis qu'on peut, c'est l'esprit du monde: S'il n'avoit que la tête mal saine, dit-on, il n'auroit pas été si sensible; mais apparemment sa conscience est si ulcérée, qu'on ne peut toucher aucune corde, qui ne réponde à quelque endroit douloureux; en un mot, tout le blêssé, parce qu'il est capable de tout.

Voilà deux caractères qui paroissent fort opposez; cependant il seroit aisé de prouver qu'ils ont tous deux le même fond: Quel est ce fond? Devinez-le si vous pouvez:

G. 6

un

un mot ne suffiroit pas pour vous l'expliquer nettement, & je n'ay pas le loisir d'endire davantage. J'entens venir un homme qui m'est connu; il m'intéromproit sans miséricorde, j'aime autant le prévenir & me taire.

Silence, silence, & tenez-vous dans le respect; vous allez voir paroître un de ces grands Seigneurs, qui croient que tout leur est dû, & qui doivent à tout le monde; sa voix bruiante se fait entendre du bas de l'escalier; on vient l'annoncer, & chacun prend son sérieux lors qu'il entre avec un air riant & un visage ouvert qu'il referme tout à coup appercevant son ennemi: il luy sourit néanmoins par politique, & luy fait mille protestations d'amitié; mais en offrant ses services, il pâlit comme un Gascon qui offre sa bourse.

A peine est-il assis, qu'il s'empare de la conversation, parle en même temps à quatre personnes de quatre affaires différentes; interroge l'un sans attendre la réponse de l'autre; propose une question, la traite & la résout tout seul; il ne se lasse point de parler, on se lasse de l'entendre, chacun s'écoule. Et voilà le Cercle fini.

Le Siamois me demande si notre Voyage l'est aussi. A peine est il commencé, luy dis-je, vous n'avez encore fait que la première journée. J'y renonce donc, reprend-il brusquement; car avant que j'aye fait toutes mes réflexions sur ce que j'ay vû dans cette première journée, je serai trop vieux pour en faire une seconde.

Vous avez raison, luy dis-je, la vie de l'homme est trop courte pour bien connoître un seul homme.

Il faudroit vivre au moins un siècle pour connoître un peu le monde, & en revivre encore plusieurs pour sçavoir profiter de cette connoissance.

Nous sommes trop curieux de sçavoir ce que le monde fait, & pas assez d'apprendre ce qu'il devroit faire; c'est pour cela qu'on voit tant de gens qui sçavent comme on vit, & fort peu qui sçachent vivre.

Le mot de *Sçavoir vivre*, renferme, ce me semble, toute la sagesse humaine; cependant l'usage a bien affoibli cette expression. On appelle un homme qui sçait vivre, celui qui ne manque point de politesse; on s'informe peu s'il manque de probité.

Une autre expression dont on abuse

abuse encore, c'est celle de *Connoissance du monde*: tel passe pour connoître le monde, qui n'a la tête pleine que de faits: un tel mourut hier, il avoit été cecy, il avoit été cela; il laisse douze cens mille livres: on parle de marier son héritière à un Seigneur malaisé. Telle & telle chose est arrivée: enfin, celui qui sçait le mieux toutes les minucies d'une histoire du temps, s'attire de l'attention & de l'estime; c'est un génie supérieur, une bonne tête qui connoît le monde. Et si vous vous avisez de faire une réflexion solide sur ces événemens, on diroit de vous, c'est un parleur ennuyeux, qui ne connoît pas le monde.

On permet pourtant les réflexions satiriques; mais on ne reçoit point celles qui instruisent, on n'écoute que celles qui mordent.

De tout cecy le Siamois conclut, que la vie des François se passe à s'examiner & à se moquer les uns des autres: & j'en conclus moy, par rapport à mon sujet, que le plus grand & le plus ordinaire de tous les Amusemens, c'est celui que le Public donne aux particuliers, & que les particuliers donnent au Public.

Le Public est un grand spectacle toujours nouveau, qui s'offre aux yeux des particuliers & les amuse.

Ces particuliers sont autant de petits spectacles diversifiez qui se presentent à la vûe du Public, & le divertissent.

J'ay déjà fait voir en racourcy, quelques uns de ces petits spectacles particuliers; nôtre Voyageur exige encore de moi que je lui dise un mot du Public.

AMU-



AMUSEMENT
DOUZIE' ME.
ET DERNIER.

LE P U B L I C.

LE Public est un souverain, duquel relévent tous ceux qui travaillent pour la réputation, ou pour le gain.

Ces ames basses qui ne se méttent guere en peine de mériter son approbation, craignent au moins sa haine & son mépris.

Le droit qu'il a de juger de tout, a bien produit des vertus, & bien étouffé des crimes.

Sans

Sans la crainte de ses jugemens, que de Heros auroient été moins Heros ! que de Guerriers pacifiques ! combien peu de vertueux se seroient fait aimer ! que de scélérats se seroient fait craindre !

Les exhortations des pères, le naturel des enfans, l'amour des maris, la vertu des femmes, tout cela auroit bien peu de force, sans le Qu'en dira-t-on du Public, qui retient chacun dans son devoir.

Tout le monde fait sa cour au Public; les ambitieux briguent sa faveur, & les honnêtes gens son approbation: les coquettes veulent s'attirer ses regards, & les femmes de bien son estime; les grands recherchent son amitié, les petits n'en veulent qu'à son argent.

Le

Le Pulic a l'esprit juste, solide & pénétrant; cependant comme il n'est composé que d'homme, il y a souvent de l'homme dans ses jugemens.

Il se laisse prévenir comme un simple particulier, & nous prévient ensuite par l'ascendant qu'il a pris sur nous depuis tant de siècles.

On a beaucoup de vénération pour ses jugemens: car on sçait que c'est un Juge insensible à l'intérest & aux sollicitations.

Il y a tel particulier qui vit & meurt dans ses préventions; mais comme le Public ne meurt point, il revient infailliblement des siècles; quelquefois par malheur il en revient un peu trad. Si nous vivions deux ou trois siècles, chacun jouïroit à la fin de la réputation qu'il mérite. Cela

Cela ne seroit pourtant pas sur, car ce Public est si malin, qu'il rend moins volontiers justice aux vivans qu'aux morts; & que souvent il n'élève les morts que pour rabaisser les vivans.

Le Public est un vray Misantrope; il n'est ni complaisant ni flatteur: aussi ne cherche-t-il point à être flatté. Il court en foule aux Assemblées ou on lui dit ses vérités: & chacun des particuliers qui composent ce tout, aime encore mieux se voir draper, que de se priver du plaisir de voir draper les autres

Le public est le plus sévère & le plus fin critique du monde; cependant un Vaudeville grossier suffit pour l'amuser toute une année.

Il est constant & inconstant; on peut dire que depuis le com-
men-

mencement des siècles l'esprit public n'a point changé: voilà sa constance; mais il est amateur de la nouveauté: il change tous les jours de façons d'agir, de langage & de modes; rien n'est plus inconstant.

Il est si grave, qu'il imprime la crainte à ceux qui luy parlent, & si badin qu'une coëfure de travers fera rire tout un auditoire.

Le Public est servi par les plus grands Seigneurs; quelle grandeur mais il dépend de ceux qui le servent; qu'il est petit!

Le Public est, pour ainsi dire, toujours en âge viril par la solidité de sa raison. C'est un enfant, que le moindre joiuët fait courir comme un écerelé; c'est un vieillard qui radote quelquefois en murmurant, sans sçavoir à qui il en veut,

veut, & qu'on ne peut faire taire quand il a une fois commencé à parler.

On ne finiroit point à chercher des contraires dans le Public, puisqu'il a en luy toutes les vertus & tous les vices, toute la force & toute la foiblesse humaine.

Qu'il est heureux ce Public ! les Rois luy font bâtir de superbes édifices, & luy laissent de beaux monumens, afin qu'il se souviene d'eux. Tous les Historiens travaillent à son Histoire : c'est pour luy qu'on laboure, qu'on sème & qu'on recueille; c'est pour lui chercher des commoditez qu'on approfondit les beaux Arts. Combien d'honnêtes gens abrègent leurs jours pour luy fournir de beaux exemples & de sçavantes instructions !
Com-
bien

bien de Poètes & de Musiciens se creusent le cerveau pour le réjouir ! En un mot, on sacrifie à son utilité la vie & les biens de chaque particulier. Voilà un bonheur sérieusement établi ; mais quelque Comique vous dira que le Public ne peut estre heureux, puitqu'on luy empoisonne son vin, & que toutes ses maîtresses sont infidèles.

Reprenons le sérieux, pour considérer la véritable grandeur du Public; c'est de luy qu'on voit sortir tout ce qu'il y a de plus considérable dans le monde: des Souverains pour gouverner les Provinces, des Intendans pour les régler, des Guerriers pour combattre, & des Heros pour conquérir.

Après que ces Gouverneurs, ces Magistrats, ces Guerriers & ces

ces Heros se sont ainsi glorieusement répandus de toutes parts, ils viennent tous se rassembler à la Cour : là l'intrépidité tremble, la fierté s'adoucit, la gravité s'humanise, & la puissance disparaît.

Là ceux qui se distinguoient comme autant de Souverains, venant à se confondre parmi la foule des Courtisans, deviennent Courtisans eux mêmes; & après s'être attiré les regards de tous, ils se contentent d'être regardés d'un seul.

Comme ses regards relèvent l'éclat des plus belles actions, chacun est jaloux de celui qui se les attire; mais chacun ne laisse pas de caresser celui dont il est jaloux.

C'est ainsi que le mérite qu'ils se con-

connoissent réciproquement, & qui paroît l'unique lien de leur amitié, est souvent le principe secret de leur haine.

Il est de belles ames qui s'affranchissent de ces foiblesses vulgaires: & les véritables Heros n'ont pas plus de peine à voir la gloire des autres, qu'à partager avec eux la lumière du Soleil.

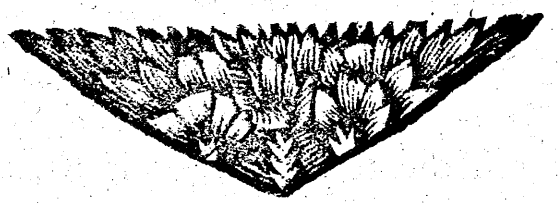
Je conviens, dit mon Siamois en me disant adieu, que la France fournit quelques-uns de ces Heros parfaits, & leur réputation est venue jusques en mon pais; mais c'est pour voir encore quelque chose de plus grand, que j'ay entrepris ce voyage; & voici le raisonnement que j'ay fait en traversant les mers. La France est pleine d'Hommes illustres; qui ne s'entr'aiment guere; il y a aussi quelques vrais

H Heros

0351

170 *Amusemens*
Héros qui s'entre-estiment sincé-
rement; mais les uns & les au-
tres s'accordent tous pour en ré-
véler & en admirer un seul;
il faut que ce soit un grand Hom-
me!

FIN.



TABLE

T A B L E

DES
M A T I E' R E S,
O U

RECAPITULATION des pen-
sées principales contenuës dans
cet Ouvrage.

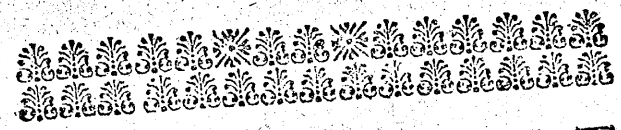
*C*ette Table ne peut être utile qu'à
ceux qui auront déjà lu les *Amu-
semens*, & qui voulant revoir quelque
endroit, n'ont besoin que de quelques
mots pour leur en rappeler l'idée.

*A l'égard de ceux qui n'auront aucu-
ne idée de l'Ouvrage, ils auront aussi-tôt
fait de lire le livre entier, que l'extrait le
plus abrégé qu'on leur en pourroit faire.*

*Il faut remarquer que cette Table suit
l'ordre des pages du Livre, qui sont tou-
tes chiffrées de suite.*

H 2 AMU

Table



AMUSEMENT

PREMIER.

PRéface, qui fait corps avec le Livre même. p. 5.
 Vanité des Aut. dans les Préfaces. 6.
 Embarras d'un mauvais Auteur à la tête de son Livre. ibid.
 Que le jugement d'un Livre dépend souvent de l'humeur où l'on est en le lisant. 7
 Que le sérieux & le comique ne sont pas incompatibles. p. 8.
 Tout est amusement: vertu seule occupation ibid.
 Les Auteurs stériles ont intérêt de soutenir, qu'on ne peut rien imaginer de nouveau. p. 9.
 Ce que c'est qu'être original. 10
 Pil-

des Matières.

Piller les Anciens ou les Modernes. p. 11
 Le Livre du Monde. 12
 Si le Monde est un Livre, c'est aussi un pais, &c. 13



AMUSEMENT

SECONDE

Le Voyage du Monde. p. 14.
 La Cour. p. 15.
 La fortune de Cour. ibid.
 Le Terrain de la Cour. ibid.
 Le génie des Courtisans. p. 16.
 Patrons de Cour un homme caché derrière un autre homme. ibid.
 Vrai mérite obscurci par l'envie. 17
 Obscurité dissipée: mérite récompensé. 18
 Courtisans oisifs. ibid.
 Médiocrité d'état, où se trouve le vrai
 H 3

Table

vrai mérite. p. 19.
 Courtisans par intérêt, & Courti-
 sans par devoir. 20
 Courtisans intéressés, les plus achar-
 nez à la fortune. p. 20.
 Parallele des Courtisans & des pe-
 tits Maîtres. 21. 22.



A M U S E M E N T
T R O I S I E M E.
P A R I S

Un Voyageur Siamois qui entre
 dans Paris. 23
 Le Siamois dans l'embarras de Pa-
 ris. p. 24.
 Idées Siamoisés sur les embarras de
 Paris. 25
 Turbulence des Parisiens. p. 26.
 Leur

des Mariées.

Leur raffinement sur les commodi-
 tez & sur les plaisirs. 27



A M U S E M E N T
Q U A T R I E M E.
LE PALAIS.

Entrée du Palais. 29
 Les hommes amusez & occupez au
 Palais. 29
 Monstre appelé Chicanne. 30
 Chicanne encore plus à craindre
 que l'injustice même. 31
 Définition comique de la justice
 ibid.
 Digression. ibid.
 Le Procès est éternel. 32
 Sommeil des Juges. 33
 Difficulté de bien instruire les Ju-
 ges d'une affaire. ibid.
 H. 4. Avan-

Table

Avanture de la Comtesse folliciteuse. 34
 Le Siamois perdu au Palais. 36
 Le Siamois retrouvé au Palais. ibid.



A M U S E M E N T
C I N Q U I E M E.

L'Opéra. 38
 Entrée de l'Opéra. ibid.
 Réflexions Siamoise sur l'entrée & les billets de l'Opéra. 39
 Description du pays de l'Opéra. 41
 Musiciens, habitans naturels de l'Opéra. ibid.

AMU-

des matières.



A M U S E M E N T

S I X I E M E.

Le pays des promenades.

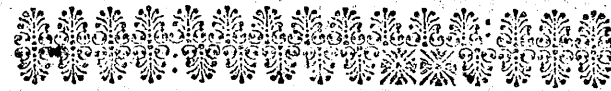
Qu'il y en a deux fortes. 43
 Le Bois de Boulogne. ibid.
 Le Cours. 44
 Les Tuileries. ibid.
 Les femmes des Tuileries, comparées par le Siamois à des oiseaux. 45
 Suite de la comparaison. ibid.
 Femmes difficiles à définir. 46
 Diverses Nations des femmes. 47
 On parle trop, ou trop peu des femmes. 49
 Médifance. ibid.
 Plus punissable que le larcin. 50
 H 5 Loi

Table

Loi Siamoise sur la médifance.	51
Femmes encore plus jalouses de beauté que d'honneur.	54
Embarras d'une jeune personne qui veut plaire.	55
Qu'il est difficile à une femme d'être bien avec les femmes.	56
Que la jeunesse & la beauté s'en vont à mesure que la raison vient.	ibid.
Pudeur naturelle.	57
Pudeur affectée.	ibid.
Exemple de ces deux sortes de pudeur, dans les deux sœurs.	58
Règle déréglée d'une femme qui sçait son monde.	59
Les femmes de bien méprisent les coquettes, & ne laissent pas de les imiter.	ibid.
Le país de la galanterie.	60

AMU-

des Matières.



AMUSEMENT

SEPTIEME.

Le mariage: difficulté d'en parler selon le goût de tout le monde.	pag. 62
Conte du Peintre à qui un jeune Amant avoit demandé un Portrait de l'Himen.	63
Application du conte du Peintre.	66
Le país du mariage peuple les autres.	67
Motifs de mariage.	68
Pourquoy tant de mauvais ménages.	69
Que ceux qui se marient peuvent être heureux.	71
	H 6 Ce

Table

Ce que c'est que se marier.	72
Séparations.	ibid.
Veuvage.	73
Tristesse du veuvage.	ibid.
La veuve qui n'avoit point le don des larmes.	74
Conte d'une autre veuve inconsolable.	75. &c.
Digression.	78



A M U S E M E N T
H U I T I E M E.

L' U N I V E R S I T E.

Obscurité du pais Latin.	pag. 80
Le pais de la science.	81
Géométrie.	ibid.
Le pais des Systèmes.	82
	Arif-

des Matières.

Aristote & Descartes.	83
Remarques sur les pais dont on a déjà parlé.	84. &c.



A M U S E M E N T

N E U V I E M E.

L A F A C U L T E.

Situation du pais de la Faculté.	86
Langue de ce pais.	ibid.
Vision fiévreuse d'un malade.	87
Pensée badine sur les Charlatans.	88
S'il vaut mieux s'abandonner aux Médecins qu'à la Nature.	89
Rapport entre les Médecins & les Intendans de maisons.	ibid.
Transition du Pais de la Médecine à celui du Jeu.	90
	AMU-

Table



AMUSEMENT

DIXIEME.

LE 7EU.

Jeu, espèce de succession.	p. 91
Le Lansquenet.	ibid.
Idée abstraite du Siamois, sur une assemblée de Lansquenet.	92
Fragment d'une lettre Siamoise.	ibid. & 93. &c.
Jouïeuses.	96
Académies différentes & opposées	97
Académie Bachique.	98
Le pais des Traiteurs.	ibid.
Les Cafez.	ibid.
Le pais des Bourdonnois.	99
Le pais de la Friperie.	100
Le	

des Matières.

Le pais des Hales.	pag. 100
Le pais du Négoce.	101
Autres pais.	ibid.
Pais perdus.	102



AMUSEMENT

ONSIEME.

Le Cercle Bourgeois.	103
Le Cercle de la Cour.	104
Le Cercle Bourgeois est un conseil libre, &c.	ibid,
Sentimens opposez des personna- ges du Cercle.	105 & 106
Le jeune étourdy & le vieillard.	107
Ceux qui paroissent le contraire de ce qu'ils sont.	ibid.
L'indolent.	108
La	

Table

La Lucrece & la Laïs. 109
 Le nouveau riche. 110
 La fausse modestie. ibid.
 Médifance couverte. 111
 Récit moitié morale & moitié mé-
 difance sur un Négociant. 112
 Autre récit de la même espèce. 113
 La femme scavante & le Poète.
 114 &c.
 L'héritier en deuil. 118 &c.
 Que la tendresse filiale n'est pas
 comparable à l'amour paternel.
 122 &c.
 Raison comique de la dureté de
 cœur des enfans pour leurs pères.
 124
 Comparaison de l'arbre. 125
 Autre comparaison contraire. 126
 Raisons de consolation, pour un
 père qui voit mourir son fils.
 127
 Raisons d'affliction pour un fils
 qui voit mourir son père. ibid.
 Au-

des Matières

Autres raisons sur le même sujet. 128
 Le jeune Doyen. 129
 La joieuse. 130
 Le Joly homme. 132
 Digression. 133
 Curiosité des femmes. 135 &c.
 Avanture du diamant. 139
 L'homme doré & le valet. 142
 Réflexions sur les gens de fortune.
 143
 Entouffiasme du Siamois. 147
 L'homme de probité. 148 &c.
 L'esprit de travers. 155
 Le grand Parleur. 156
 Fin du Cercle Bourgeois. 157
 Le scavoir vivre. 158
 Ce qu'on appelle connoître le mon-
 de. 159
 Conclusion Siamoise. 160

Table



AMUSEMENT
DOUZIEME.
ET DERNIER.

Le Public.	161
Contrariétez dans le Public.	164
Véritable grandeur du Public.	167
Raisonnement Siamois.	169

Fin de la Table.

CATA-

CATALOGUE

DES LIVRES
DE MUSIQUE

Qui se trouvent

A AMSTERDAM

CHEZ

ESTIENNE ROGER

Marchand Libraire, ou dont il a
nombre avec les prix.

- L** Es Picaumes de Godeau à 4. parties. f. 2.
- Recueil d'airs sérieux & à Boire liv. premier gravé. f. 1. 10.
- livre second f. 1. 10.
- livre troisième. f. 1. 10.
- livre quatrième. f. 1. 10.
- livre cinquième, f. 1. 10.
- Les Airs à chanter de la Tragedie d'Esther f. 12.
- Athalie Tragedie de Monsieur Racine & les Cœurs

CATALOGUE

- Cœurs mis en Musique par M. Konink. f. 2. 10.
 Les Airs à chanter de la Comedie je vous
 prens sans Vert. f. . 8.
 Les airs à chanter de la Comedie la foire de
 Besons avec l'augmentation. f. . 8
 Les airs à chanter de la Comedie le mary
 sans femme gravé. f. . 6
 Les airs à chanter de la Comedie attendez-
 moi sous l'orme gravé f. . 6
 Les airs à chanter de la Comedie la foire S.
 Germain gravé. f. . 6
 Les Airs d'Abel pour le concert du Doule
 f. . 6
 L'Amour vainqueur Pastoralle Chantée
 devant sa Majesté le 13 Août devant
 Monseigneur le 9 devant Monsieur &
 Madame le 15 Composée par le Fils de
 Philidor l'ainé ordinaire de la Musique
 du Roy. f. 2.
 Cantate e ariette con instrum. & sans auto-
 re F, le Grand. f. 1. 13
 Francesco Antonio Pistochi opera prima 6
 Cantate 2 Duetti 2 Airs François & 2.
 Airs Allemans f. 4.
 Hollandse minne-en drink liederen door S.
 de Konink. f. 1. 10.
 Les Airs à jouer & à chanter de l'Opera de
 village a 7 parties, 3 pour les voix & 4
 pour les instrum. grav. f. 1. 2
 Les Airs à jouer de L'Opera le Triomphe
 de

DE MUSIQUE.

- de L'amour gravé. f. 1. 10
 Les Airs à jouer de l'Opera de Phaëton a 4.
 part gravé. f. 1, 13
 Le premier livre de toutes les contredances
 angloises gravé. f. 1. 10
 Le second idem gravé. f. 1. 10
*Ces Livres joints au receüil des nouvel-
 les contredances Angloises contiennent
 toutes les contredances imprimées en
 Angleterre.*
 Nouvelles Contredances Angloises gravé.
 f. 1. 10
 Les Trios de M. Konink pour toutes for-
 tes d'instrumens Livre premier gravé.
 f. 1. 16
 Les Trios de M. Konink pour toutes for-
 tes d'instrumens liv. second gravé f. 2
 Les Trios de M. de la Barre pour les flutes,
 violons & haut bois gravé. f. 3. 10
 Les Trios de M. Marais pour les Flutes,
 violons, haut-bois, & dessus de viole
 gravé. f. 5.
 Les Trios de differens Antheurs pour tou-
 tes fortes d'instrumens mis en ordre par
 M. Babel livre 1 gravé. f. 4. 10
 Les Trios de diffetens autheurs pour toutes
 fortes d'instr. mis en ordre par M. Babel
 liv. second gravé. f. 3, 10
 Les Trios d'Anders pour toutes sortes d'inf-
 strumens gravé. f. 1. 10

Le

CATALOGUE

Les Trios de differens auteurs pour la Flute & le violon f. 1. 10
 Les Trios des Opera de Lully pour les voix & les inst. f. 6.
 La fuite du Roy d'Anglet. pour la flute & le violon. f. 1.
 Ouvertures allemandes sarabandes Courantes giges &c. a 3 & 4 parties pour la flute le violon & le haut-bois Composées par Nicolas Derofiers gravé, f. 4.
 Des Duos de divers Maistres Anglois pour la flute & le violon gravé. f. 1. 13.
 Ouverture sonates & Airs a 2 flutes de Mrs. Simon, Barret, Finger, Nicola, & Walther gravé. f. 2
 6 Sonates de differens Maistres Italiens & Anglois a 2 dessus d'instrumens flutes ou violons choisis & mis en ordre par Estienne Roger gravé. f. 2,
 6 Sonates idem à 1 flute & un Basse gr. f. 2.
 12 Sonat. a 2 flutes violons ou haut-bois par S. de K. gravé. f. 3.
 12 Sonates idem à 1 flute & une Basse gr. f. 3.
 6 Sonates 3 a 1 flute & B C & 3 1 à violon & 1 B, C composés. par M. D. Purcell. gravé. f. 2.
 Quatorze Sonates a 2 Flutes 6 de Finger 6 de Courtivil & 2. de Paisible gravé f. 3.
 6 Sonates a 5. part. 2 Flutes & 2. haut bois ou violons & bass. cont. de M. Finger & de

DE MUSIQUE.

de M. Keller gravé. f. 4.
 8 Sonates a 2 flutes 6. de M. Rogers 1 de Paisible & 1 de M. Arcangelo Corelli gravé. f. 2.
 Recueil d'airs a 4 instrum. tirez des opera Tragedies & Comedies de Mr. Purcell; grave. f. 4.
 Quatorze sonates pour le violon & particulierement le haut-bois a 6 parties par M. Rosiers gravé. f. 6.
 Corelli opera prima sonate a 3 col violonc. gravé. f. 4.
 Corelli opera seconda baletti a 3 gravé. f. 2. 10
 Corelli opera tertia sonat. a 3 col violonc. gravé. f. 4.
 Corelli opera quarta baletti a 3 gravé. f. 3.
 Corelli e altry autory sonate a viol. solo col BC. gravé. f. 3.
 Bernardi opera seconda son. a 3, gravé. f. 3.
 Tonini opera 2 Sonate a 3 col violonc. gravé. f. 4.
 Tonini opera terza baletti da camera a violino e violone o cimbalò gravé. f. 1. 13
 Marini opera terza 12 sonates les 8 premiers a 4 & les 4 derniers a 6 gravé. f. 4, 10
 Aurelio Paolini opera prima son a 3 col violoncello gravé. f. 3
 Antonio Veracini opera prima Sonat. à 3 col

CATALOGUE &c.

- col violoncello gravé. f. 4
 Antonio Veracini opera Secon da, Sonate
 a Violino solo col Basso, gravé. f. 3.
 Veracini opera terza sonate a violin, violone
 e B. C. gravé. f. 4.
 Tomazo d'Albinoni opera prima Sonate à
 3 col violoncello gravé. f. 4.
 Torelli opera sexta Son. a 2 violi 1 Alto 1
 B. C. gravé. f. 4.
 Torelli opera septima Sonate da Camera
 à violino e violone o cimbalo gravé.
 f. 3.
 Torelli Perti e altri Autory Sonate à vio-
 lino e violone o cimbalo gravé. f. 2.
 Josephi Benedicti opus octavum Sonate a
 3 col violoncello gravé. f. 4
 H. Anders Opera seconda Sonate à 3. e 4.
 instr. gravé. f. 4
 Giulio Taglietti Opera seconda 6 Concer-
 ti e 4 simphonie a 3 gravé. f. 4
 Ravenscroft Alias Redieri opera prima So-
 nate a 3 col violoncello gravé, f. 4
 Ricercate a violone o Cimbalo da Pietro
 Degli Antoni Opera quinta gravé. f. 3. |
 Andrea grossi opera Terza sonate a 3. 4.
 5, instr. grav. f. 5
 Antonio Caldara Opera prima Sonate a 3
 col violoncello gravé f. 5.
 Antonio Luigi Baldacini Opera prima So-
 nate a 3 col violoncello gravé. f. 4.
 NB. Et divers autres que la place ne permet
 pas de mettre ici.